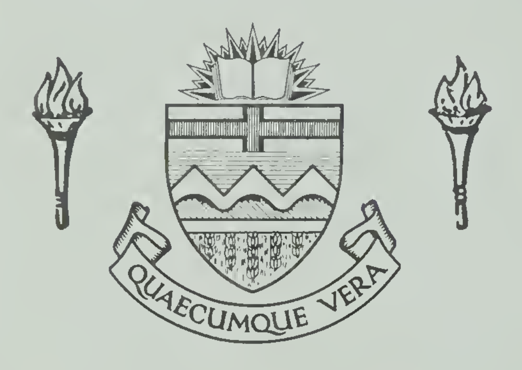

QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS DANS L'OEUVRE DE MARIE-CLAIRE BLAIS

by

© LOUISE D. ST-PIERRE

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1969

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled Les Enfants et les adolescents dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, submitted by Louise D. St-Pierre in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

Marie-Claire Blais is a young French-Canadian novelist, two of whose works, la _Belle Bête_ and _Une Saison dans la vie d'Emmanuel_, are especially well-known. In almost every novel children and teen-agers are the main characters. We find also parents and teachers who are very similar to one another and who are important only because of the children. The father is absent most of the time. When he is mentioned, he becomes a symbol of the tradition to which he expects his children to conform. The mother, in the first few novels, is a superficial creature: she never stops playing a part. Or else, she is silent and powerless; there is no way for the children to communicate with their parents. The mother is always concerned about materialistic problems and beside those, she only cares

about her children's moral behaviour. The teachers are often stupid nuns and brothers who deal with the children by punishments and threats. They talk about religion all the time and worry the youngsters with a moral code of the sinfulness of sexuality.

The children and teen-age characters are divided into categories according to the part they play in the novels. All of the most important of them fit in one of those categories: *les enfants-écrivains*, *les révoltés*, *les éléments lumineux*, *les mystiques*, *les enfants-prétextes*, *les doubles des enfants-écrivains* and *les fantoches*.

In the third chapter, we try to establish the meaning of the whole work whose principal themes are religion, the matriarchal order and sexuality. We find, by studying the characters in the novels that they are all condemned to alienation by these three aspects of life. Religion is represented by ministers whose actions are not in accord with their words. The children have built up a world in which the moral rules of the adults are meaningless. But their teachers and the mother who takes the place of the priest at home keep on telling them about confession and chastity. Sexuality and its moral implication are the main aspects of this

religion. Children and teen-agers are very attached to their mother and consciously or not can't get rid of her influence. Love is close to prostitution and the youngsters can't understand the attitude of their parents towards it. According to their experience, the body and the spirit should not be separated. Children and teenagers long for liberation.

Marie-Claire Blais's work has attained a level of universal significance without loosing its specificity as a part of French-Canadian literature.

TABLE DES SIGLES

SIGLE	RENVOI
B.B.	Marie-Claire Blais, La Belle Bête (Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1968).
D.S.	Marie-Claire Blais, David Sterne (Montréal: Editions du Jour, 1967).
Ex.	Marie-Claire Blais, L'Exécution (Montréal: Editions du Jour, 1966).
Ins.	Marie-Claire Blais, L'Insoumise (Montréal: Editions du Jour, 1966).
J.e.n.	Marie-Claire Blais, Le Jour est noir (Montréal: Editions du Jour, 1962).
Man.	Marie-Claire Blais, Manuscrits de Pauline Archange (Montréal: Editions du Jour, 1968).
Pays voilés Existences	Marie-Claire Blais, Pays voilés - Existences (Montréal: Les Editions de l'homme, 1967).

T.B.	Marie-Claire Blais, *Tête Blanche* (Montréal: Les Editions de l'homme, 1969).
Une saison	Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (Montréal: Editions du Jour, 1965).
Falardeau	Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, éds., *Littérature et société canadiennes-françaises* (Québec: Les presses de l'Université Laval, 1964).
Fiedler	Leslie A. Fiedler, *No! in Thunder Essays on Myth and Literature* (Boston: Beacon Press, 1960).
LeMoyne	Jean LeMoyne, *Convergences* (Montréal: H.M.H., 1961).

TABLE DES MATIERES

TABLE DE SIGLES iii

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I: Structures sociales 8

CHAPITRE II: Structures romanesques 31

CHAPITRE III: Structures morales 85

CONCLUSION 112

BIBLIOGRAPHIE 118



INTRODUCTION

Il y a quelques années, un jeune auteur québécois se voyait ouvrir les portes de la renommée internationale. C'est en 1966 que l'on décernait à Mademoiselle Marie-Claire Blais le prix Médicis pour son roman Une Saison dans la vie d'Emmanuel. Ce fut un événement littéraire salué partout et de toutes les façons, à la fois par de grands quotidiens comme le Monde et par de petites revues locales de la province de Québec. Ici ou là, critiques ou pseudo-critiques y allaient de leurs commentaires, soit pour louer le génie de cette jeune personne, pour s'inquiéter de tant de pessimisme, pour saluer la voix qui enfin osait décrire le Canada français tel qu'il est ou, par contre pour blâmer tant d'indécence dans cette description et quoi encore.

Mademoiselle Blais en était à sa quatrième publication. Née à Québec en 1939, l'auteur d'Une

Saison dans la vie d'Emmanuel, abandonne ses études classiques en Belles-Lettres, occupe pendant quelque temps un emploi dans une fabrique de chaussures, puis en 1959, avec l'aide de deux professeurs de l'Université Laval, Mademoiselle Jeanne Lapointe et le père G.H. Lévesque, publie son premier roman, la Belle Bête, qui impressionne favorablement le public et la critique. Grâce à une bourse du Conseil des Arts, elle passe un an à Paris. A son retour, le critique américain Edmund Wilson contribue à lui procurer une bourse de la fondation Guggenheim. Elle émigre aux Etats-Unis dans l'intention d'y séjourner un an mais elle décide par la suite de s'y installer de façon permanente. Elle habite toujours Wellfleet où elle continue à écrire. Elle en est maintenant à son septième roman, les Manuscrits de Pauline Archange, paru en 1968. Elle a en plus publié deux recueils de poésie, Pays voilés et Existences, une nouvelle intitulée les Voyageurs sacrés et écrit un scénario qui fit l'objet d'une émission télévisée à Radio Canada, la Roulotte aux poupées. L'automne dernier, elle tentait au théâtre une expérience couronnée de succès avec la pièce l'Exécution.

L'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais

est évidemment la plus importante et c'est aussi la mieux réussie. Bien qu'elle n'en soit plus à ses débuts comme écrivain, on la classe encore parmi les romanciers "de la dernière heure." La vie du roman canadien-français est relativement courte. Une bonne partie des historiens de notre littérature s'entendent pour faire coïncider la naissance du roman avec la parution de l'Influence d'un livre que publia Philippe Aubert de Gaspé, fils, en 1837. Il y eut depuis toute une métamorphose. Les premiers romans étaient des romans d'aventure. Le roman historique occupa ensuite une place importante. Au début du vingtième siècle, on composait de véritables réquisitoires en faveur de la fidélité à la terre. Ce roman du terroir atteignit son apogée avec Trente Arpents de Ringuet. Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy amène le roman à la ville. Depuis ce temps, nos romanciers contemporains n'ont cessé d'évoluer; il ont tenté une foule d'expériences: entre des oeuvres qui ont nettement calqué un milieu donné jusqu'à vouloir en reproduire la langue vulgaire comme le Cabochon d'André Major, et celles qui se nantissent d'exotisme comme Amadou de Louise Maheu-Forcier, sont apparues des oeuvres nombreuses parmi lesquelles s'en trouvaient de très authentiques.

L'oeuvre de Marie-Claire Blais, quoique présentant des temps faibles et des temps forts, nous semble posséder ce cachet d'authenticité. Beaucoup de critiques ont loué ou blâmé Marie-Claire Blais pour avoir donné du Québec une image bien noire, particulièrement dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel. Nous retrouvons partout dans l'oeuvre en général, ces pères silencieux et absents, ces mères dominatrices et possessives, entourées de nombreux rejetons, la présence de la religion catholique qui, sans être nommée, se laisse bien reconnaître, aspects qui rattachent l'oeuvre de Marie-Claire Blais aux romans canadiens-français de l'époque de Maria Chapdelaine. Cependant, Marie-Claire Blais elle-même a affirmé n'avoir jamais eu l'intention de décrire le Québec.

Se poser la question nous entraînerait d'ailleurs à la recherche de la solution d'un faux problème. Que le lecteur se laisse plutôt entraîner dans le monde d'Isabelle-Marie, de Jean-le-Maigre et de Pauline Archange. Après quelques pages, il ne se préoccupera plus de savoir si l'action se passe à Montréal ou ailleurs. Le style envoûtant de Marie-Claire Blais ne laissera pas son intérêt se dissiper qu'il n'aît vécu jusqu'au bout l'expé-

rience ahurissante des jeunes héros où l'on ne sait plus distinguer rêve et réalité. Il est tout à fait possible, surtout s'il est québécois, qu'il s'identifie à l'un ou l'autre des personnages; cela ne fait que démontrer la sincérité de l'auteur qui, ayant pris assez de recul devant le milieu où elle a grandi, l'éducation qu'elle a reçue, a su rester elle-même. En même temps, son imagination et son talent ont produit des êtres de pure fiction se mouvant dans des cadres assez souples pour que tout lecteur s'y sente à l'aise.

Au coeur de chaque oeuvre, avec une régularité étonnante, nous trouvons des enfants et des adolescents. Ils habitent tous le même univers dans lequel parents et éducateurs se ressemblent. Ils ont tous développé les mêmes préoccupations en face de leurs problèmes. La configuration des personnages se répète avec plus d'analogies que de différences d'une oeuvre à l'autre.

C'est pourquoi, après avoir étudié les milieux familiaux et éducationnels des jeunes héros, nous avons consacré la majeure partie de notre étude à l'analyse de ces personnages. Nous les avons regroupés afin de faire ressortir la ressemblance

qui existe entre eux. Ce travail nous a finalement permis de cerner la vision unanime qu'ont de l'univers les héros enfants et adolescents de Marie-Claire Blais.

CHAPITRE I:

STRUCTURES SOCIALES

Dans l'oeuvre romanesque et théâtrale de Marie-Claire Blais, dont nous nous occupons, les personnages principaux sont tous, à l'exception de Madeleine dans l'Insoumise, des enfants ou des adolescents. Cet enfant ou adolescent concentre presque toute l'attention du lecteur sur lui. Il se peut que ce héros raconte sa propre expérience sous forme de lettre ou de journal personnel. C'est le cas d'Evans, de Jean-le-Maigre et de Pauline Archange; David Sterne est en partie autobiographique. Dans l'Exécution et la Belle Bête, Louis Kent et Isabelle-Marie mènent le jeu. Dans le deuxième roman, la présence de Patrice est aussi - sinon plus - importante que celle d'Isabelle car c'est autour de lui que gravitent sa mère et sa soeur. C'est par lui que se motive en grande partie la façon d'agir de celles-ci. Le Jour est noir ne présente que des personnages adolescents - deux générations d'adolescents et d'enfants - sans tenir

compte du fait que l'auteur accorde plus d'importance au couple Yance-Josué. Dans l'Insoumise, nous retrouvons l'adolescent Paul et son journal personnel. Cependant l'auteur a volontairement déplacé le centre d'intérêt de l'adolescent vers sa mère tel que le titre l'indique. Mais encore là, l'ébranlement du bonheur et l'inquiétude de Madeleine ne sont-ils pas déterminés par la découverte du journal de Paul? Par conséquent tous les adultes sauf Madeleine jouent des rôles secondaires. Ce ne sont pas eux qui sont en évidence, ce ne sont pas eux qui mènent l'action. Cependant, ils sont là et leur effacement relatif ne fait que ressortir l'importance des enfants, rendre leur cri plus éloquent et donner plus de relief à leur message. Les parents et les éducateurs qui forment le groupe des adultes ne sont pas, en fait, des personnages très élaborés. Leur caractère est plutôt brossé à grands traits caricaturaux. Ce sont des types. On ne connaît d'eux que ce qu'il est nécessaire de savoir relativement aux enfants. On pourrait même dire que leur importance est inversement proportionnelle à celle des enfants. Parmi les personnages secondaires, il existe bien sûr toute une kyrielle d'enfants et d'adolescents qui

ne sont là qu'en fonction des héros, mais nous y reviendrons.

Avant de décrire le milieu dans lequel vivent ces enfants, il serait bon de dire un mot au sujet de leur caractéristiques communes. Marie-Claire Blais a donné à ses héros tantôt la beauté jointe à l'intelligence, tantôt la beauté sans intelligence, ou l'intelligence sans la beauté. Quelques uns sont éclatants de santé tandis que d'autres sont tout au contraire rongés de maladies affreuses et parfois mystérieuses.

Quant à leur âge, il y a une distinction importante à faire. Il y a d'abord les vrais enfants. On peut qualifier de vrais enfants, tous les personnages secondaires de Tête Blanche, ceux des Manuscrits de Pauline Archange, les petites soeurs de Jean le Maigre, le Septième. Ce sont des enfants dont l'âge varie entre cinq et onze ans et dont le comportement correspond à celui de la plupart des enfants de cet âge, avec leurs différences individuelles.

Il y a ceux que l'on pourrait appeler pseudo-enfants. Disons seulement ici que par leur âge chronologique, ils appartiennent à l'enfance, mais leur lucidité et leur perspicacité nous con-



vainquent qu'ils n'ont de l'enfance que le nom.

Il y a finalement les adolescents. L'âge de ceux-ci varie. L'âge par excellence semble être dix-huit ans. C'est l'âge de David Sterne, et de Louis Kent. Il y a ainsi un certain nombre de ces personnages dont l'âge est en fait indéterminé, qui ont chronologiquement atteint l'âge adulte mais qui ne sont que des adolescents attardés. C'est le cas de tous les personnages du Jour est noir.

Après ces considérations d'ordre général, voyons dans quel milieu évoluent ces personnages. Chez Marie-Claire Blais, les descriptions proprement dites sont extrêmement rares. Marie-Claire Blais excelle à créer une atmosphère. Un de ses plus grands mérites est justement d'esquisser quelques traits qui permettront au lecteur de reconstituer l'espace suivant sa propre imagination. Mais si restreint que soit l'élément descriptif dans son oeuvre, Marie-Claire Blais ne manque jamais d'entraîner le lecteur dans un monde qui lui est absolument personnel, à la fois parce qu'il est créé par elle et parce que le lecteur participe à sa création.

Les oeuvres se situent tantôt à la ville,

tantôt à la campagne. Mais on ne peut dire que l'auteur accorde beaucoup d'importance à ce fait. On ne peut établir de constante quant à la signification que pourraient prendre ces lieux. Le milieu le plus significatif quant à l'ensemble de l'oeuvre est plus restreint. Il s'agit du milieu familial et du milieu éducationnel.

Le personnage le plus discret de toute l'oeuvre est celui du père. Discret veut d'abord dire absent. Dans l'Exécution, il n'est question du père, ni de l'un, ni de l'autre des personnages. Dans Tête Blanche et dans David Sterne, le père est mentionné à l'occasion mais il ne prend pas une part active à l'intrigue. Tout ce que l'on sait du père de David c'est qu'il était historien et qu'on le citait comme modèle à son fils. Pour David, il était en quelque sorte l'image de la tradition que la société nous demande de suivre, image qui ne faisait que le révolter.

De tous les enfants mentionnés dans Tête Blanche, aucun n'a des parents unis. Le père de Luc est en prison, celui de Berthil est décédé. Quant aux pères des autres, s'il en est fait mention, c'est pour souligner l'existence d'un problème familial. Les parents d'Emilie et ceux d'Evans sont

séparés. Les deux pères sont partis et ce sont les mères qui s'occupent tant bien que mal de l'éducation des enfants. Tout ce qu'on sait du père d'Emilie, c'est qu'il ne vient qu'une fois l'an à la maison. Le père d'Evans joint parfois quelques douceurs à celles que sa femme envoie à leur fils. Il semble avoir quelques contacts avec sa femme mais on pourrait bien attribuer à Evans cette idée que se fait Emmanuel de son père: "l'étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit." (Une saison, p. 98).

Le père de Jean-le-Maigre et celui de Pauline sont de la même trempe. Ce sont des hommes usés par le travail manuel et pour quiil n'y a que celui-là qui compte. Ils sont simples et même naïfs comme M. Archange qui croit aux miracles. Ils ne semblent rien attendre de la vie. Silencieux la plupart du temps, leur voix, lorsqu'elle se fait entendre semble se perdre comme dans un désert. S'ils semblent soumettre leur femme en ce qui a trait aux rapports conjugaux, leur autorité est nulle en ce qui regarde la conduite de la maisonnée. La voix de Madame Archange ou celle de grand-mère Antoinette semble toujours couvrir celle du chef de famille. Les décisions

sont la responsabilité de l'élément féminin. Vis-à-vis des enfants, on pourrait presque les accuser d'être des pères dénaturés. Ils se font peu de soucis pour leurs enfants. A peine ont-ils celui de leur subsistance. Quant à les comprendre, c'est une préoccupation qui ne les effleure même pas. Le père veut par exemple brûler tous les livres de la maison, pour empêcher Jean-le-Maigre de lire. D'ailleurs, il trouve que ce n'est même pas la peine de le nourrir puisque de toute façon: "il a un poumon pourri." (Une saison, p.14). Les méthodes d'éducation sont plutôt des méthodes de dressage. Le père du Septième emploie sa ceinture pour redresser le caractère de son fils. La colère et la violence sont fréquentes chez les pères dans ces deux romans. C'est le cas de M. Poire et du père de Jacob dans les Manuscrits de Pauline Archange. Ils ont également un faible pour la boisson, ce qui explique leurs sautes d'humeur.

Dans la Belle Bête, le père de Patrice et d'Isabelle-Marie est décédé. Quant à Lanz, le dandy préoccupé de rien d'autre que de lui-même et de sa poupée n'est pas un père pour les enfants, loin de là. C'est le séducteur égoïste, un adulte faux, brutal, ignoble comme par exemple, lorsqu'il

enivre Patrice pour le distraire de sa mère (B.B., p.52). Pour Patrice et Isabelle-Marie, il est vraiment "l'étranger, l'ennemi." (Une saison, p. 98).

Il y a un roman où le père joue un rôle plus important. C'est l'Insoumise. Malgré ses défauts, c'est sans doute le père de famille le plus sympathique de tous. C'est le médecin d'une grande conscience professionnelle, préoccupé de sa femme et de ses enfants bien qu'il n'y ait pas entre eux une communication très étroite. Il accorde une grande importance aux succès académiques de son fils, il lui prodigue des conseils dans son travail et ses études mais se montre très peu compréhensif en ce qui a trait aux autres aspects de la vie de Paul. Il est plus lucide que les autres en ce qui regarde ses rapports avec sa femme. Il admet son étroitesse d'esprit mais son conformisme social, son besoin de sécurité peut-être l'empêchent d'admettre la fausseté de son union conjugale.

Que dire maintenant du milieu familial du Jour est noir? Des parents de Marie-Christine et de Josué, on ne sait rien. Quant à Yance et Raphaël, ils ont été élevés par une soeur plus

âgée, Geneviève. Quelle sorte de parents deviennent-ils? Comme nous l'avons déjà mentionné, ce sont de perpétuels adolescents qui le resteront à travers la paternité et la maternité. Par conséquent, ils devront être étudiés plus longuement en tant que membres de la grande famille des héros adolescents de Marie-Claire Blais.

La mère a un rôle un peu plus important que le père. C'est toujours elle qui prend soin des enfants ou enfin qui s'en préoccupe plus ou moins superficiellement. Marie-Claire Blais a accordé à trois mères entre autre des rôles assez importants dans ses deux premiers romans. La mère de Patrice, celle d'Evans et celle d'Emilie ont toutes les trois quelque chose en commun. C'est la complaisance qu'elles mettent en elles-mêmes. Toutes les trois sont extrêmement artificielles. Louise, très vaniteuse, est atteinte d'un cancer à la joue, elle passe une grande partie de son temps à son miroir, à essayer de camoufler ce chancre. De la mère d'Emilie, on dit qu'elle est physiquement belle, d'une beauté dont elle est consciente. Sa fille dira même d'elle: "elle fait tant de bêtises à cause de sa beauté" (T.B., p.107). Elle est modèle chez un peintre de son métier. Quant à la mè-

re d'Evans, elle est comédienne. De par leur situation première, ces femmes sont donc prédisposées à jouer la comédie. Mais, ce qui est remarquable, c'est qu'elles ne cessent pas de jouer. Louise s'hypnotise elle-même en s'accrochant désespérément à son luxe et à ses richesses. Elle a une confiance fétichiste en la beauté de son fils, ce qui semble même lui faire oublier la faiblesse de son cerveau. A sa fille, elle n'accorde aucune attention. Elle n'aime que son fils parce qu'il est l'image d'elle-même. Quand il aura perdu sa beauté physique, elle poussera l'ignominie jusqu'à le chasser de la maison.

La mère d'Evans, lorsqu'elle écrit à son fils, surtout dans ses premières lettres, témoigne d'une indifférence choquante. Elle ne semble pas vouloir se donner la peine de comprendre son fils. Elle pense même qu'Evans invente des histoires et les croit, comme elle fait avec ses rôles. Elle se révélera à certains moments plus psychologue et plus affectueuse, comme par exemple lorsqu'elle amène son fils à la campagne, mais son amour reste assez égoïste au fond. Elle rêve au moment où Tête Blanche aura vingt ans; comme elle sera fière alors de se promener au bras de ce grand fils!

La mère d'Emilie est aussi d'une indifférence déconcertante; elle rejette la plus grande part de ses responsabilités sur sa fille. Ses marques d'affection sont intermittentes; elles deviennent maladroites et parfois excessives. Ce qui frappe chez ces trois femmes, c'est cette apparente superficialité qui provient au fait que toutes les trois, elles vivent dans un monde à elles, entièrement préoccupées de leur propre personne. Mais ce sont au fond des femmes souffrantes, qui ont connu des échecs et qui connaissent surtout une grande solitude, un immense besoin d'affection qui ne peut-être comblé par un mari dont elles sont séparées. Pour remplir ce vide, il semble que la mère d'Evans se donne toute entière à son métier de comédienne; Louise prendra Lanz, l'amant qui remplace le mari perdu. C'est l'auteur qui porte ce jugement sur ces deux personnages: "Louise avait son adorateur et Lang son adoration, aussi funestes et inutiles l'une que l'autre." (B.B., p. 36). La mère d'Emilie aussi comblait le vide de sa solitude en prenant des amants.

Madeleine appartient également à cette catégorie de femmes. Ce qui la distingue, c'est qu'elle est consciente de la fausseté de sa vie.

La comédie qu'elle joue serait en quelque sorte celle du devoir qu'elle accomplit. Cependant elle pourrait bien passer pour une mère exemplaire dans son milieu puisque comme son mari, elle se préoccupe du bien-être matériel de ses enfants et de leur moralité. Son fils l'accuse même de leur prodiguer un excès de soins. Mais elle ne dialogue jamais avec Paul. Elle le regarde vivre sans vraiment le connaître. C'est pourquoi la découverte du journal personnel de Paul est une révélation. Mais malheureusement, elle le jugera d'après ses propres valeurs sociales et morales sans chercher à le comprendre, sans réellement vouloir le comprendre. Ce jugement qu'elle porte sur son attitude face à son fils caractérise toutes les mères créées par Marie-Claire Blais: "L'aimant ainsi, avec ses défauts que je n'aimais pas découvrir, je le regardais vivre de loin, comme un étranger." (Ins., p.12). Elle réalise combien elle est étrangère à ceux qu'elle aime. Car Madeleine aime les siens, elle dit avoir aimé son mari mais elle en est séparée maintenant par une "porte de verre". (Ins.,p.26). Elle aussi préfère préserver sa façade que rompre ces liens. C'est pourquoi

elle continue à jouer la bonne chrétienne et l'épouse modeste et vertueuse qu'il a connue alors qu'en elle tout se révolte, alors qu'elle n'est plus du tout sûre de sa propre identité: "Mais quelle comédie... La plus coquette des deux n'était pas la maîtresse de Paul mais sa mère." (Ins., p.55). Comme les héroines dont nous avons parlé précédemment, elle a besoin de sécurité et d'affection. Elle recherche à un certain moment cette affection dans la personne de Camille mais cette brève aventure ne lui laisse que remords et honte causés en grande partie par son conformisme moral et social.

Dans Une saison, dans David Sterne et dans les Manuscrits, la mère est l'un des personnages les plus effacés. Ce sont des femmes moins évoluées, plus ou moins conscientes de leur état de bonheur ou de malheur. Les reproches de David à sa mère sont à peu près les mêmes que ceux de Paul: surprotection, excès de soin, conformisme à la tradition, "perfection monotone que rien ne peut troubler" (D.S., p.14). La mère de Pauline et celle de Jean-le-Maigre appartiennent à la même catégorie, quoique celle-ci soit campagnarde et celle-là citadine. Toutes les deux sont des femmes silen-

cieuses au sens propre du mot. Elles parlent peu. Ce sont des femmes accablées, brisées par le travail, et par des accouchements rapprochés. Ce sont des femmes subordonnées à leur mari, particulièrement la mère de Jean-le-Maigre. Mais ces deux époux sont eux-mêmes subordonnés à Grand-mère Antoinette. Grand-mère Antoinette est, elle aussi, une de ces femmes usées par de nombreuses années de travail aux champs. Elle dirige tout dans la maison et elle en est consciente. Une fois que les enfants sont au monde, c'est elle qui a tout pouvoir sur eux. Elle est réellement la puissance dominatrice de la famille, éclipsant l'autorité du père et de la mère. C'est une espèce de tyran, tantôt distribuant aux enfants sucreries et affection, tantôt les accablant de reproches et de paroles amères: elle pouvait noyer Emmanuel "à plusieurs reprises dans l'eau glacée" (Une saison, p.9), ou encore leur distribuer "avec quelques coups de cannes les morceaux de sucre qu'ils attendaient la bouche ouverte" (p.10). C'est elle qui prend la défense de Jean-le-Maigre contre son père qui veut brûler les livres. Elle s'intéresse à ses cahiers et comme la mère d'Evans et Madeleine, elle est scandalisée par des écrits d'une telle audace mais elle se

garde de le condamner, essayant plutôt de se convaincre, que toutes ces histoires et tous ces personnages étaient nés purement de l'imagination de son petit fils.

La mère de Pauline, elle, ose parfois exprimer ses rêves de monter dans l'échelle sociale mais ses paroles ne produisent que peu d'effet sur M. Archange qui a une conception absolument simple du bonheur. Madame Archange s'intéresse un peu à Pauline: elle se préoccupe de ce que Pauline soit à l'heure pour les repas, elle lui aide à faire ses devoirs, mais si elle ne veut pas que Pauline ressemble à son amie Huguette Poire, elle ne lui en accorde pas moins une espèce de confiance aveugle. La mère de Pauline ne dialogue pas davantage avec ses enfants que ne le fait la mère de Jean-le-Maigre qui "lorsqu'elle n'était pas aux champs ou à l'écurie à soigner sa jument atteinte de consomption... dialogait avec ses morts" (Une saison, p.53). Celle-ci a tellement d'enfants, qu'elle se rappelle à peine de celui auquel elle a donné naissance le matin. "Ses enfants lui étaient plus chers morts que vivants" (Une saison, p.90). C'est peut-être le personnage le plus misérable que Marie-Claire Blais ait créé parce que

le plus vide, le plus ignorant, le plus esclave, le plus semblable à une bête de somme.

Madame Archange, qui sera suivie par son mari, partage l'infamie du père de Jean-le-Maigre qui veut laisser mourir celui-ci de faim puisque de toute façon il est déjà condamné à mort par la maladie. C'est Pauline qui accuse sa mère d'entretenir "de meurtrières pensées" (Man., p.109) à l'égard d'Emile atteint d'une étrange maladie.

Leur voisine, Madame Poire est du même acabit. Son rôle est tout à fait secondaire. Naïve et même stupide, elle encourage implicitement les escapades de sa fille avec Jacquou sous prétexte qu'il faut profiter de la jeunesse et des bonnes choses de la vie et que de toutes façons: "mentir est plus grave qu'aimer les garçons" (Man., p.20). On voit un peu par la simplicité de ce raisonnement quel est le niveau intellectuel de ces femmes.

Nous avons donc pu constater que le climat familial dans lequel évoluent les héros est assez lamentable: solitude, isolement des membres, absence presque totale de communication entre les parents, égoisme de ceux-ci, brutalité, rejet de l'enfant ou pour le moins négligeance surtout lorsqu'il est question de problèmes autres que matériels.

Marie-Claire Blais n'offre guère du milieu éducationnel une image plus réconfortante. Les institutions qui reçoivent les enfants sont entourées de grilles. Le froid et la faim règnent dans tous les noviciats et couvents. On calme la faim des pensionnaires avec une nourriture que l'on décrit comme étant infecte, qu'il s'agisse de la mélasse qui accompagne tous les repas de Jean-le-Maigre ou du "gruau aux puanteurs apprivoisées" (Man., p.100) que l'on donne à Pauline Archange. Le froid, la faim accompagnent les enfants. Mais aussi, la mort habite avec eux. Pierre, Jean-le-Maigre, les compagnes de Pauline Archange meurent à petit feu de consomption . Chacun de ses romans nous fait assister à la mort d'un ou plusieurs de ces jeunes personnages.

La méthode d'éducation employée est celle de la peur. Pour faire obéir les enfants que l'on mène à la baguette et au coup de claquoir, on brandit soit la crainte d'une punition, soit la crainte de Dieu. Que dire de la subtilité des punitions inventées par Soeur Sainte Gabrielle d'Egypte: pensums, séjours dans un coin, à genoux! Quant aux menaces de l'aumônier qui ont

pour but d'inciter Pauline et sa compagne à avouer des fautes - quelles fautes? -, leur stupidité reste inégalée.

> Avouez, mon enfant, avouez ou je vous mettrai dans la cellule des prisonniers, la cellule pleine de rats.
> (Man., p.71)

Dans ces institutions, on parle toujours de Dieu, mais quelle religion de déséquilibrés basée uniquement sur la morale et encore la morale sexuelle. On enseigne aux enfants à se faire des scrupules avec des actes absolument innocents: tout est matière à péché. "On sort de la chapelle, deux par deux, évitant de se toucher les coudes, car c'est péché" (Man., p.99). Le professeur de mathématiques dans David Sterne exprime clairement l'opinion de Marie-Claire Blais, lorsqu'il parle de ce "vicieux séminaire une livide serre de mensonges d'hypocrisies." (D.S., p.112). Et l'auteur ne sera pas équivoque pour affirmer, à propos de ces religieux et de leurs élèves David Sterne et Michel Rameau: "Calmement vous les avez tués." (D.S., p.113)
Dans ces maisons, "ce jardin étrange, où poussaient, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du Vice et de la Vertu" (Une saison, p.49) on faisait le viol des âmes mais

on y faisait aussi celui des corps. Des êtres de toutes espèces peuplaient ces maisons: de l'enfant le plus pur au religieux de plus dégénéré. C'est dans Une saison dans la vie d'Emmanuel et dans les Manuscrits de Pauline Archange que l'on retrouve les êtres les plus tarés. Il n'y a pas que Jean-le-Maigre qui a parcouru tous les lits du dortoir au noviciat et Pauline Archange qui prend rendez-vous avec Louisette Denis afin d'expérimenter "les mauvais touchers" dont a parlé le Père Carmen (Manuscrits, p.62). Il y a également les religieux qui sont hantés par ce même déséquilibre: le frère Théodule qui "aime" beaucoup la jeunesse et que l'on renverra du noviciat, non seulement pour avoir violé quelques élèves, mais pour en avoir fait mourir deux ou trois; Mère Sainte Théophile que Pauline accuse de trop aimer Soeur Directrice, puis de s'amouracher du Père Gustave; Mère Saint-Bernard-de-la-Croix qui aime beaucoup caresser les genoux de ses élèves préférées et leur arracher des confidences.

Les religieux en contact avec les enfants et les adolescents, sont tous plus ou moins ignobles et déséquilibrés. Un manque d'affection et la non-acceptation d'un état de vie qu'ils ont choi-

si probablement trop jeune, leur fait rechercher des rapprochements de tout ordre avec les jeunes qui leur sont confiés. Ce besoin de rompre leur solitude va jusqu'à la violation des journaux personnels et des lettres qui leur tombent sous la main.. Ils se montrent pourtant avec les enfants souvents très incompréhensifs et cruels dans les punitions et les mortifications qu'ils leur imposent. Ce sont des êtres superstitieux dans leur religion, que l'auteur présente le plus souvent comme stupides dans leurs jugements et leurs raisonnements. Leur façon de traiter les enfants révèle un manque absolu de psychologie.

Un éducateur échappe à ce traitement sévère de la part de l'auteur: c'est M. Brenner dans l'un des premiers romans. Figure discrète, il est pourtant le maître tout à la fois dévoué et désintéressé, qui donne le meilleur de lui même sans chercher à s'approprier une affection indue de la part des élèves. C'est le professeur compréhensif, ferme et bon. De tous les romans étudiés, c'est d'ailleurs le seul dans lequel les enfants fréquentent une école où ils apprennent quelque chose. Jean-le-Maigre semble n'aller à l'école que pour se réchauffer et rencontrer Mlle. Lorgnette et la petite Bossue. Pauline, quand

elle n'est pas à la chapelle, lave les tableaux, gratte les planchers, ou écoute un sermon quelconque.

De plus en plus, Marie-Claire Blais se montre dure dans ses descriptions du milieu éducationnel. A la lecture de _Manuscrits de Pauline Archange_, on ne reconnaît plus l'atmosphère du collège que fréquente Tête Blanche. Il y a bien une certaine mélancolie dans la description qu'Evans en donne:

> Notre pension est une grande maison à barreaux. Mais le soleil y pénètre. Et la grille n'est pas toujours fermée. L'infirmière est gentille, nos professeurs parlent peu après les cours, et Monsieur Brenner s'occupe du reste.. Mais il ne peut pas nous servir de père et de mère. (_T.B._, p.52)

Dans _David Sterne_, les directeurs de conscience sont littéralement accusés de la mort de Michel et de David à cause de leur action néfaste. Puis, dans les _Manuscrits de Pauline Archange_, il ne s'agit plus de la simple description du milieu; Pauline porte des jugements condamnatoires comme celui-ci qui caractérise les institutions mises en cause: force "du fouet.. force du viol des corps et des âmes" (_Man._ p.45). C'est un passage fort éloquent.

Ces milieux que nous avons tenté de dé-

crire, nous ont été la plupart du temps révélés à travers les yeux des enfants eux-mêmes. Ni les parents, ni les éducateurs ne sont sur la même longueur d'onde que les jeunes. Ceux-ci ont tous conscience de leur absolue solitude. La famille comme l'institution exercent sur eux une puissance aliénatrice: climat étouffant, adultes dont seules les tares sont démesurément grossies, religion dont les seuls effets sont de donner un sentiment de sécurité à l'adulte et de distordre la conscience de l'enfant. Nous verrons maintenant à quels êtres une telle société donne naissance.

CHAPITRE II:

STRUCTURES ROMANESQUES

Dans le poème "Guerre," Marie-Claire Blais dit:

> Ta petite soeur a grandi
> Elle existe dans un pays complice
> Qui n'est pas le nôtre,
> Et dois-je te le dire, elle ne sourit
> pas...
>
> (Existences, p.58)

Ce "pays complice" dont parle l'auteur, nous y avons pénétré. Des adultes l'habitent: des parents plus ou moins inconscients, des religieux ignobles. Au coeur de ce monde hostile, vit une bande d'adolescents qui, par leur ressemblance et par leur interaction forment une grande famille. Nous avons déjà souligné les variations de structure à travers les oeuvres qui nous concernent. Mais qu'il s'agisse de narration simple, qu'il s'agisse du journal personnel d'un enfant ou d'un adulte, que l'oeuvre nous présente la vision de l'auteur, celle du fils ou celle de la mère, nous retrouvons chez ces jeunes personnages des caractéristiques communes, des

préoccupations, des obsessions communes. Le milieu où évoluent les personnages, présentant des constantes que nous avons déjà constatées, ne peut manquer de produire des êtres marqués profondément par ces forces obscures et aliénatrices. Nous étudierons donc maintenant les héros enfants et adolescents en tant que membres d'une même communauté et en tant que créations originales.

Commençons par les personnages principaux. Le premier groupe est celui que nous appellerons: les enfants-témoins. A ce groupe appartiennent Evans, Jean-le-Maigre et Pauline Archange. Evans est un petit garçon de neuf ans. Le personnage nous est révélé dans quelques parties narratives du roman, mais il l'est davantage dans sa correspondance à sa mère, à Emilie, la soeur de son copain, à M. Brenner, son ancien professeur, et dans son journal personnel. Au collège où on l'a placé afin de le discipliner, on le considère comme un écolier tranquille et intelligent. Enfant solitaire, qui n'aimait pas jouer avec les autres enfants, Evans vivait replié sur lui-même: "En réalité, il ne vivait qu'en lui, jamais hors de lui. On ne pouvait plus l'atteindre." (T.B., p.14) Dans une lettre à sa mère, il exprime sa solitude: "Le ciel

était seul comme moi." (T.B., p.31). Sa mère, il l'a idéalisée. Il l'aime mais ne se rend compte qu'après sa mort qu'il en avait besoin lorsqu'il reconnaît que seule sa mère aurait pu lui apprendre à parler aux jeunes filles. Parfois, il semble lui accorder une grande confiance et attendre d'elle la réponse à ses problèmes et à ses angoisses, comme lorsqu'il lui dit: "Pierre s'agenouille chaque soir, avant de dormir, et il prie. Moi, je ne peux pas. Pourquoi?" (T.B., p.31) ou encore: "Est ce que je suis sur la terre pour m'ennuyer sans cesse?" (T.B., p.46). Il a l'ambition de faire plaisir à sa mère, de la rendre fière de lui par ses succès scolaires. Par contre, on a parfois l'impression qu'Evans est un adulte qui parle à un autre adulte, mais plus faible et plus inexpérimenté. Il donne des conseils à sa mère. Une fine sensibilité lui permet de percevoir certaines attitudes de sa mère avec une sollicitude touchante comme dans cette lettre où il dit: "Je pense que tu souffres et que tu me le caches. Ton écriture tremble." (T.B., p.43). Sa perspicacité est indéniable. Cependant, avec une innoncence toute enfantine, il réussit à planter des dards cruels au coeur de cette femme. Cette lettre, n'est qu'un exemple de la lucidité de l'enfant: "Le pro-

fesseur Brenner a expliqué le mot "divorce" aujourd'hui. Est-ce cela que tu fais avec Père?" (T.B., p.29).

Nous touchons ici à l'aspect essentiel de ce personnage qui est un enfant-écrivain. Par le fait qu'il écrit, il prend un certain recul devant les choses et les faits et il devient un témoin de la société dans laquelle il vit. On pourrait peut-être dire que c'est la naïveté de l'enfance qui lui permet de révéler avec autant de brutalité les choses qu'il voit ou qu'il perçoit. Supposant que le lecteur se mette à la place de la mère, comment peut-il ne pas être choqué par des réflexions comme celles-ci: "Tout le monde ment. Et pourquoi toi aussi?" (T.B., p.45). Lorsque la mère lui dit que son père est parti définitivement, il lui répond innocemment: "Marc dit que Père est sans doute parti avec une autre femme plus belle que toi." (T.B., p.71). Toutes ces réflexions sont évidemment très dures à entendre pour la personne à qui elles s'adressent. Cette méchanceté semble toutefois inconsciente. Elle ne paraît pas venir de la même source que l'instinct destructeur qui poursuit Evans. En effet, celui-ci a toujours quelque mauvais plan en tête. Devenu adolescent, il écrira:

"J'ai connu très longtemps un besoin de blesser les êtres, d'être plus fort qu'eux, de les dominer." (T.B., p.111). Ce sadisme se manifestait de différentes façons: il s'agissait de tuer le chat de la cuisinière, de barbouiller d'encre les devoirs du copain Feldérik ou de lui égratigner les jambes ou de l'encourager à briser des verres et à mettre le feu au sapin de Noël, ou d'obtenir 100 en algèbre alors que Luc n'avait obtenu que 96 en disant: "C'était ma façon de le blesser." (T.B., p.98).

Pourtant, certains passages nous ont révélé qu'Evans avait l'habitude de simuler la maladie ou une blessure quelconque afin d'attirer l'attention de sa mère. On peut donc avancer l'hypothèse qu'une partie des méfaits qu'il raconte à sa mère ne se sont passés que dans son imagination. Ne dit-il pas lui-même d'ailleurs: "...J'invente tellement de mauvais coups pendant les heures d'étude (mais je ne fais pas tous les mauvais coups que j'invente.)" (T.B., p.26). Quoi qu'il en soit, Evans possède donc un instinct destructeur indiscutable. C'est pour lui un moyen de s'affirmer, d'afficher sa domination sur les êtres qui l'entourent, ou du moins de s'imaginer qu'il les domine. La dualité - tendresse et dureté - que nous avons cons-

tatée dans ses rapports avec sa mère, nous la retrouvons également dans ses rapports avec ses camarades. Après avoir fait punir Berthil à sa place, il lui donnera son plat.(T.B., p.17) Il volera des pommes pour les donner à Feldérik, (T.B., p.86) et en parlant de la musique de Mozart interprétée par son copain Yves, il dira: "J'aurais désiré entendre longtemps cette musique et devenir bon mais je ne pouvais pas." (T.B., p.48)

Tête Blanche est conscient de son orgueil, de sa solitude, de son jeu de la domination. Cependant au cours du roman, nous assistons au passage de l'enfance à l'adolescence chez Evans. Cette transformation s'effectue petit à petit, après la mort de sa mère, à travers ses contacts répétés avec Emilie. Emilie et lui sont en quelque sorte complices dans l'enfance. Cette petite fille est pour lui une camarade de jeux avec qui il partage ses promenades du dimanche après-midi et quelques semaines de vacances au bord de la mer. C'est une mère qui recommande son frère Claude aux soins d'Evans. Pour Evans, elle remplace un peu la mère qu'il a perdue: "Avant, dans mes rêves, j'amenais toujours maman avec moi, maintenant je vois ton visage." (T.B., p.122); elle est la grande soeur qui lui

prodigue conseils et encouragements. Elle est l'amie avec qui il partage les émotions et les angoisses de l'adolescence. Emilie le fera évoluer beaucoup, assez pour lui faire reconnaître: "Depuis que je te connais, j'ai l'impression d'avoir besoin de vivre." (T.B., p.114). Il cessera ses méchancetés à l'égard de ses camarades car Emilie l'éveille à la bonté et à l'amitié. Avec elle, il fait aussi la découverte du sexe féminin et des premiers troubles amoureux. Une fois passés les premiers vertiges causés par leur commun refus du trouble qui les accompagne, ils s'entendent pour se réfugier dans le monde de l'enfance. Leur amitié d'ailleurs ne s'étendra pas au delà de cet âge. Lors de leur séparation forcée: "Emilie pensa: 'Cela arrive pour que nous puissions nous séparer avant de devenir adultes, Tête Blanche et moi'"(T.B., p.173). Une fois séparé d'Emilie, Evans se réfugie dans une orgueilleuse solitude. La révolte gronde en lui: révolte devant la séparation d'avec les êtres aimés, devant la souffrance humaine, devant Dieu, problème qui le poursuivait étant enfant et qu'il considère toujours avec autant d'orgueil.

En somme, l'évolution de Tête Blanche glorifie l'enfance. Le rêve est pour lui une valeur essentielle. Evans a peur de devenir adulte, une

peur farouche. Si Emilie a réussi à l'humaniser, il ne veut pas continuer seul ce travail d'humanisation. La nostalgie de l'enfance pure et simple est la plus forte.

Jean-le-Maigre est à coup sûr le plus espiègle, le plus malicieux des trois enfants témoins. Il se glorifie au début de ce qu'il appelle "son testament au Septième" (Une saison, p.48) d'être né poète. Son inspiration s'est developpée en regardant son père fumer.

> Notre père écrivait ainsi des romans,
> des contes qu'il ne lirait jamais,
> car de sa pipe sortait l'illustration
> brumeuse de mes oeuvres futures. C'est
> ainsi que je devins poète. (Une saison,
> p.56)

Jean-le-Maigre a passé son enfance en maison de correction avec son frère le Septième. Contrairement à tous les autres membres de la famille, il a developpé une passion pour la lecture, passion qui est sévèrement contrecarrée par son père et que seule grand-mère Antoinette encourage. Le principal contact entre Jean-le-Maigre et son père, c'est la fessée quotidienne qu'il reçoit en compagnie de son frère Fortuné. C'est que ces deux compères ont une longue liste de méfaits à leur compte - ceux que le père connaît, et ceux qu'il

ne connaît pas. Ils fument des mégots et boivent en cachette à la cave. Ils vendent toutes sortes d'objets volés dans la grange du vieil Horace. Ils vont jusqu'à mettre le feu à l'école.

Et que dire de leurs expériences sexuelles?

> ...le Septième, desireux que se répètent toute la nuit l'activité douce et brutale de Jean-le-Maigre et son insouciante caresse qu'il interrompait de poèmes, d'histoires étranges, laissant le Septième à la dérive, mais le retrouvant à un moment ou l'autre sans lui demander la permission. (Une saison, p.37)

Parfois, Pomme et Alexis se joignaient à ces séances nocturnes. Lorsqu'il fut envoyé au Noviciat, Jean-le-Maigre "avait en peu de nuits parcouru tous les lits du dortoir." (Une saison, p.48). En compagnie du Septième, il avait aussi déshabillé la petite bossue dans la cour de l'école (Une saison, p. 35). De son propre aveu, l'institutrice Mademoiselle Lorgnette lui avait inspiré une passion violente et il est permis de penser qu'elle avait répondu, à l'intérieur de certaines limites, aux sentiments amoureux de son élève. Comme Evans, Jean-le-Maigre et le Septième ont aussi développé leur instinct destructeur:

> ...le Septième et moi, voulions devenir

> bourreaux d'enfants. Nous avions beaucoup d'idées pour les punitions; et un grand besoin d'exercer notre vengeance sur des plus faibles que nous .(Une saison, p.71)

Il y a en eux non seulement du sadisme, mais aussi du masochisme. Leur révolte - si on peut parler de révolte - est de l'hystérie. Ils tenteront même de se suicider dans une véritable tentative de "descente aux enfers" (Une saison, p.54).

Car en réalité, comme c'était le cas pour Evans, et à un niveau beaucoup plus élevé le jeu et le rêve sont au coeur de l'aventure de Jean-le-Maigre. Il vit la plupart du temps, sinon toujours, dans un monde qu'il s'est créé de toutes pièces, dans lequel seul le Septième est admis. Personne ne vibre à la même longueur d'onde que Jean-le-Maigre. Il se retranche à volonté dans le monde de ses chimères. Il dit à sa grand-mère qui veut prosaïquement lui faire avaler son sirop: "Tu ne peux pas me voir puisque personne ne me voit quand je lis" (Une saison, p.14). A en juger par cette admirable antithèse, ce monde semble n'avoir rien de commun avec la réalité ambiante:

> De ses ongles noircis de boue, Jean-le-Maigre tourne gracieusement les pages de son livre. Ravi comme un prince dans ses vêtements en lambeaux, il se hâte de lire. (Une saison, p.15)

Il y a donc l'enfant qui joue carrément un rôle. Il y a aussi le Jean-le-Maigre qui rêve tout éveillé comme quand il prépare son évasion du noviciat pendant que le Curé l'y conduit. (Une saison, p.44). Ses rêves accompagnent parfois le sommeil ou le demi-sommeil. L'imagination de Jean-le-Maigre vagabonde sans limites particulièrement dans ses jeux sexuels avec son frère. C'est presque de l'extase.

Jean-le-Maigre est atteint de tuberculose. Il meurt au noviciat. Mais pendant sa vie, il a refusé de croire à la mort se convainquant de son immortalité (Une saison, p.72). Quelque temps avant sa mort, ses rêves se transforment en délire. Il rêve de son évasion du noviciat; il se voit, patinant librement au milieu de ses frères alors qu'une bande de Jésuites interrompent son plaisir et le condamnent à mort. (Une saison, p.75). Bien qu'il ait beaucoup de "respect pour une maladie qu'il aimait comme une soeur" (Une saison, p.31), Jean-le-Maigre rêve quand même d'évasion.

Car dans son monde, il est extrêmement seul. Le Septième, malgré sa complicité avec Jean-le-Maigre ne romp pas la solitude de celui-ci qui "se réjouissait calmement d'appartenir à une race

supérieure" (Une saison, p.43).

D'où provient donc ce sentiment de supériorité qui l'isole? En grande partie de sa lucidité. Jean-le-Maigre est en réalité un personnage sans âge. C'est un visionnaire qui a conscience de tout ce qui se passe autour de lui, qui connaît les membres de sa famille infiniment mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Son talent d'écrivain lui permet de dénoncer les absurdités dont il est témoin. Tour à tour comiques, sarcastiques, cyniques, ses paroles ont une portée sûre. Soit qu'il dénonce la confession (Une saison, p.23), qu'il raille la morale sexuelle et familiale de son milieu (Une saison, p.51), qu'il tourne en dérision l'école et l'institutrice, ses observations bien que grossissant les faits d'une façon démesurée, ne manquent jamais de justesse. Ses visions ne s'arrêtent pas là. Jean-le-Maigre fait même figure de prophète lorsqu'il prédit l'avenir de ses frères et soeurs (Une saison, p.91). Et ce qui fait la malice de Jean-le-Maigre, c'est qu'il est conscient de la portée de ses écrits. Il connaît les indiscrétions du frère Théodule et celles de grand-mère Antoinette; il sait que ceux-ci ne comprennent pas ses allu-

sions et que de toute façon grand-mère se refuse à voir dans ses oeuvres autre chose que "des créatures de l'imagination" (Une saison, p.92). Il est sûr néanmoins de leur vérité. Et le sentiment de son immortalité vient du fait que lui, Jean-le-Maigre, successeur de Léopold, le séminariste, Jean-le-Maigre, enterré sur la colline, survivra dans ses poèmes et son testament littéraire et aussi à travers son plus jeune frère Emmanuel.

Le Jean-le-Maigre d'Une Saison dans la vie d'Emmanuel a d'ailleurs trouvé une voix pour le seconder et l'appuyer. C'est Pauline Archange. Ils ont tous deux beaucoup d'affinités. Nous avons montré déjà la similitude de leur milieu familial en dépit du fait que celle-ci habite la ville et que celui-là habite la campagne. Chronologiquement, Pauline a cinq ans, mais comme Evans et surtout Jean-le-Maigre, elle n'est qu'un pseudo-enfant. Elle se fait connaître au lecteur par ses manuscrits qui sont en réalité son autobiographie.

Sa faible santé se traduit par de fréquents évanouissements. Pauline vit dans un monde qui exclut littéralement les adultes. Elle a connu la violence physique: son père la bat (Man., p.22); son oncle lui crève les yeux (Man., p.55),

les religieuses et aumôniers infligent aux élèves des punitions corporelles qui varient entre le coup de baguette, la demi-heure d'agenouillement dans un coin et la claustration dans une chambre noire. Plusieurs membres de sa famille sont aussi atteints de maladie. Pour sa mère, elle n'éprouve que de la pitié. Elle l'appelle: "Une soeur incomprise de moi" (Man., p.25).

On pourrait se demander comment un milieu aussi aliénateur a produit une petite fille aussi extraordinaire que Pauline. Car le moins que l'on puisse en dire est qu'elle est extrêmement intelligente. Comme ses deux prédécesseurs, elle est l'écrivain qui témoigne de son milieu. Son témoignage non seulement dénonce les aberrations de cette société mais en plus juge de leurs méfaits sur les personnes humaines.

Pauline a développé une grande curiosité pour tout ce qui regarde les choses sexuelles. Elle surveille les fiancés par la porte vitrée (Man., p.34), se plaît à "surprendre les amants dans les buissons" (Man., p.91). Ses propres expériences s'étendent même sur une assez vaste échelle. Sans doute, n'est-il pas permis d'exagérer l'importance des marques de tendresse qu'elle pro-

digue à Séraphine "qui s'arrêtait à chaque pas pour être embrassée". (Man., p.16) Entre temps, elle avait expérimenté celles de Jacquou (Man., p.21). Elle partage le lit de Jacob (Man., p.51). Elle avait en plus connu les caresses forcées de ce jeune Franciscain qui visitait chaque semaine sa mère malade.

Déconcertée par l'attitude de ses parents face à l'amour, Pauline ne développe que pessimisme et désespoir face à la vie: "Il devait être bien pénible d'aimer puisque mes parents en avaient si honte." (Man., p.111)

Le dégout que lui inspire le monde adulte la porte à se révolter contre toute forme d'autorité. Elle en vient à refuser l'amour: "Je n'aimais personne, pensais-je, et jamais plus je ne serais capable d'aimer". (Man., p.48). L'idée de la pureté la hante car l'expérience de son milieu ne lui permet pas d'associer amour et pureté. Elle dira: "Ce mot 'pureté' n'évoquait pour moi que corruption..." (Man., p.46). Le sentiment qui revient probablement le plus souvent est celui de l'aliénation. Le roman s'ouvre par un cri d'étouffement:

> ...les vieilles religieuses, qui autrefois berçaient ma vie de leur cruelle bonté, m'épient encore aujourd'hui au grillage

obscur d'un cloître... (Man., p.9)

Tout au long de l'oeuvre, Pauline est aux prises tour à tour avec ses parents qui briment sa liberté d'expression, son imagination et avec ces religieux (Mères et prêtres) qui aliènent sa conscience, par leur radotage religieux, par leurs menaces stupides, par la confession et par le divorce entre leur vie et leurs sermons.

Par conséquent, Pauline s'est refugiée dans un monde où ces gens là n'ont pas de place. Elle s'est placée au centre du monde et n'a de complaisance que pour elle-même. Inutile de lui confier quelque tâche que ce soit. Elle oublie son frère Jeannot ou sa grand-mère qu'on lui confie. Elle ne vit que pour elle-même. Dans sa solitude, elle a besoin de s'associer à quelques êtres. Il y a d'abord Séraphine Lehout qui jouait avec Pauline à élever "des forteresses de neige... pour s'y cacher si la peste ou la guerre pénétraient la ville..." (Man., p.14). "Elles avaient l'impression de n'avoir "besoin de personne au monde, sinon de l'une et de l'autre." (Man., p.17). Autrement, "le monde redevenait hostile, la nature perfide, l'absurdité de la vie ouvrant sous vos pieds

des trous noirs et vides dans lesquels tournoyaient les grandes personnes." (Man., p.17). Mais c'est l'égoisme qui réglait les amitiés de Pauline puisqu'elle restait seule et absolue:

> Chacun de nous était seul, capable à chaque instant d'un monstrueux oubli à l'égard de son frère, ivre de soi jusqu'au crime. (Man., p.44).

C'est cet oubli de Séraphine qui va hanter Pauline après la mort de son amie. Elle connaîtra alors un sentiment de culpabilité et d'indignité qui ne cessera de la poursuivre.

Une certaine complicité s'est aussi établie entre son cousin Jacob et elle. Jacob difforme dans son corps et son cerveau s'est attiré la compréhension de Pauline. Elle a découvert en lui: "un sens de l'absurde capable de percer les apparences pour mieux juger autrui; mais cela, dans une moquerie franche et gaie, comme s'il eût compris que l'hypocrisie humaine céderait devant le rire." (Man., p.53).

Il faut aussi mentionner la présence de Louisette Denis dans la vie de Pauline car celle-ci remplace en quelque sorte Séraphine. Pauline la caractérise comme "une soeur plus vive que moi" (Man., p.60). Elle éprouve pour elle une espèce

d'admiration pour son effronterie, sa liberté. Ne serait-elle pas la mise en acte des réfléxions de Pauline. Leur complicité fait dire à celle-ci: "...nous attendions ensemble un événement heureux capable de nous transformer l'une pour l'autre." (Man., p.83)

Louisette Denis et Pauline se prennent d'amitié pour le médecin de l'école, Mademoiselle Léonard. Cette amitié n'est encore que du narcissisme puisque l'une et l'autre n'y voient qù'une projection de ce qu'elles voudraient être, des bonheurs auxquels elles aspirent.

Il y a en Pauline cette dualité vice-innocence qu'on a remarquée chez Evans et Jean-le-Maigre. Dans le pessimisme de cette petite fille qui compare son passé à une valise remplie de choses noires (Man., p.96), qui parle de son "désespoir de vivre," (Man., p.115) il y a une absolue rupture avec le monde adulte qui est identifié avec la bassesse et la dépravation.

> Oh! le mécontentement de ces jours où tout ce que l'on faisait n'était jamais beau ni bon, mais selon le jugement des grandes personnes, toujours insensé ou cruel. (Man., p.92)

Comme nous l'avons déjà mentionné, Pauline, non seulement décrit le monde des grandes personnes, mais

elle le juge. C'est ce qui fait la différence entre les _Manuscrits de Pauline Archange_ et les deux autres romans dont nous venons d'étudier les enfants-écrivains. Il y a véritablement progression dans la virulence des attaques portées contre la société. Dans _Tête Blanche_, ces attaques étaient diffuses, glissées au hasard, adoucies par la simplicité de leur auteur. Dans _Une Saison dans la vie d'Emmanuel_, toute l'existence de Jean-le-Maigre tourne en dérision la société où il vit mais d'une façon subtile et sarcastique. Mais si le sarcasme éclate à chaque page des _Manuscrits_, cette oeuvre est la seule où l'on retrouve en si grand nombre des jugements et des condamnations directes de l'humanité.

Pauline est la seule qui utilise pour s'exprimer ce que nous pourrions appeler la langue familière des canadiens-français. Mais sa perspicacité ne l'empêche pas de se placer aux côtés de Jean-le-Maigre et de Tête Blanche. Leur fonction de narrateur, l'imprécision de leur description physique et morale leur permettent de prendre une certaine distance face au lecteur. Leurs écrits prennent ainsi une signification universelle en donnant au

lecteur la possibilité d'y projeter ses propres significations.

A ce groupe que nous avons appelé "enfants-témoins" au début de ce chapitre, s'en greffe un autre qui réunit les révoltés. Le premier personnage du genre apparaît dès la première oeuvre de Marie-Claire Blais, la Belle Bête: c'est Isabelle-Marie. Au dire de sa mère, Louise:

> Isabelle-Marie, ressemblait à son père, à son brave rêveur de père qui parlait de ses terres comme de filles élues de Dieu, en poète pur!...
>
> Isabelle-Marie avait dix ans à la mort du paysan. Depuis, elle s'était retirée à l'intérieur de son mal et le mépris qu'elle nourrissait pour Louise l'avait asséchée. (B.B., p.23-24)

Ces quelques phrases révèlent une partie importante de l'âme de cette adolescente. En effet, la colère se lisait dans ses yeux. Elle est physiquement tarée "visage méprisant" (B.B., p.11), "regards perçants de haine" (B.B., p.21), "yeux inquiétants" (B.B., p.11),"cicatrice au dos"(B.B., p.17); et de sa laideur elle est absolument consciente. C'est qu'elle doit sans cesse confronter con sorps gauche et décharné d'adolescente en croissance au visage remarquablement gracieux de son frère, Patrice. Celui-ci jouit de l'amour et de l'admiration sans borne de sa mère qui trouve en son fils un reflet

de la beauté qu'elle a perdue et qu'elle cherche désespérement à retrouver. Par contre, Isabelle-Marie n'inspire à sa mère qu'indifférence. A vrai dire, Louise "trouvait sa fille énervante" (B.B., p.33) et elle s'efforce de l'ignorer autant qu'elle le peut.

Isabelle-Marie devient donc jalouse de son frère au point de désirer son anéantissement. C'est comme si la beauté écrasante de celui-ci et la considération qu'il en retire de sa mère empêchait Isabelle-Marie d'exister. Elle ne peut contenir cette jalousie. D'abord elle a un sentiment de supériorité vis-à-vis tous les êtres qui l'entourent. Elle connaît la faible intelligence de Patrice et elle mise sur cela dans l'exercice de son instinct destructeur. Elle se convainc que celui-ci ne pourra se souvenir des traitements qu'on lui a infligés ni de celle qui les lui a infligés en l'absence de sa mère. Isabelle-Marie privera son frère de nourriture jusqu'à ce qu'il soit malade. Puis après avoir laissé mijoter ses projets de vengeance, elle lui plongera la tête dans l'eau bouillante avec une maîtrise d'elle-même et une satisfaction sadique qui font frémir. "Mon crime était ma seule façon de vivre," (B.B., p.131) s'exclame-t-elle. Entre temps,

elle n'avait jamais raté une occasion de le blesser.

La haine d'Isabelle-Marie ne s'exerce pas seulement sur son frère. Elle juge très lucidement Louise et Lanz. "Elle pensa au mariage prochain du couple de poupées, poupée mâle, poupée femelle." (B.B., p.43) Telle est l'opinion de l'adolescente sur sa mère et son amant. Elle déteste Lanz pour son artifice et sa bassesse mais le mépris qu'elle voue à sa mère est sans borne. Lors de leur dernière discussion: "Leurs âmes sortaient, grimaçaient de monstruosité." (B.B., p.131) Isabelle-Marie tient sa mère responsable de sa laideur physique et morale et finit par lui lancer ces paroles effrayantes: "Mère, je te méprise parce que tu n'as cru qu'en ta maudite beauté" (B.B., p.132). Sa tentative de libération n'en restera pas aux mots. Un sourire amer sur les lèvres, elle mettra le feu aux fermes de sa mère dans un élan purificateur.

Mais à travers sa méchanceté, son aigreur et son isolement, Isabelle-Marie n'en ressent pas moins le besoin d'une affection familiale. Il semble que le dégoût qu'elle nourrit pour le couple Louise-Lanz la portera à pactiser avec son frère comme lorsqu'elle s'émeut devant le spectacle de Patrice qui s'est coupé avec du verre brisé alors qu'on l'avait encouragé à boire (B.B., p.52).

Et puis, il y a l'amour qui la rend plus humaine. Après avoir connu Michael, "...elle était toute transformée, aimait les robes blanches et les fleurs à la taille." (B.B., p.55) En effet, on pense ne plus reconnaître Isabelle-Marie tant elle devient féminine dans les bras de Michael. Cependant, comme Evans, Jean-le-Maigre et Pauline, Isabelle-Marie et Michael ont un monde à eux dans lequel ils ont besoin l'un de l'autre pour se donner la réplique: "Ils avaient toutes les forêts et la nature entière pour jouer ce jeu d'amour et de jeunesse" (B.B., p.56). Et il y a en Isabelle-Marie un tel goût de la pureté que c'est l'enfant qu'elle aime dans son mari; celui-ci est "un frère-époux", un "frère-enfant" (B.B., p.98). A certains moments, on se demande s'il faut condamner Isabelle-Marie qui répète à Michael émerveillé qu'elle est belle, étincelante, avec des "yeux lilas" et "un corps tout blanc" (B.B., p.56), ou s'il ne faut pas plutôt la plaindre dans son désarroi lorsqu'elle se répète "je serais sans doute belle à force de le vouloir" (B.B., p.56). Mais là n'est pas le problème. "Elle ne disait plus: "j'ai les yeux lilas". Elle le croyait". (B.B., p.97) L'important c'est donc qu'elle vit pleinement le jeu. Si elle abuse

de la cécité de Michael, ce n'est pas hypocritement comme lorsqu'elle abusait de l'idiotie de son frère. Lorsqu'elle dit à Michael qui vient de recouvrer la vue: "Tu vois par miracle, Michael, moi aussi c'est pas miracle que j'étais belle." (B.B., p.103), il s'agit du miracle de l'enfance, du miracle de l'amour. Une fois passés ces moments d'extase, Isabelle-Marie s'enfoncera de plus en plus dans la révolte après avoir donné naissance à une fille "plus monstrueuse qu'elle-même" (B.B., p.102) pour assurer sa continuité.

Avec la Belle Bête, nous avions affaire à un univers plus ou moins mythique, à cause de la laideur et du sadisme d'Isabelle-Marie et aussi à cause de la monstruosité de tout ce monde qui l'entoure. L'Insoumise nous met en contact avec des êtres qui semblent beaucoup plus près de la réalité. D'une famille ordinaire, assez représentative d'une certaine classe de la société canadienne-française, Paul est un adolescent normal physiquement et intellectuellement. Bien qu'on le cerne simultanément de plusieurs côtés, il reste assez mystérieux. On le voit par les yeux de sa mère, par ceux de son père, de même qu'on le découvre à travers son journal personnel. Au cours

d'une conversation avec sa mère, Paul demande à celle-ci: "Et comment va ton géranium? -Noyé, ... trop de soin" (Ins., p.50) répond celle-ci. Ces simples phrases révèlent premièrement la banalité des relations mère-fils qui ne parviennent pas à trouver un terrain sur lequel dialoguer. Puis, si l'on considère le second degré du langage, le géranium est l'image de Paul qui souffre de sur-protection de la part de ses parents, qui s'inquiètent de ses résultats académiques, de ses allées et venues, de son avenir aussi, mais sans se soucier de son bonheur et son épanouissement. De cette situation résulte évidemment une immense solitude. Pour se revaloriser, l'adolescent cherche refuge dans la pratique systématique des sports, puis dans la rédaction d'un journal personnel. Madeleine croit que Paul "écrivait pour rire, afin de se créer un monde plus vivant que celui qu'il rencontrait chaque jour." (Ins., p.27) Ceci est partiellement vrai car il y a de toute évidence deux plans dans le journal:celui de la vie de tous les jours, lorsque Paul raconte par exemple ses succès sportifs, et celui du rêve, dans des cas comme celui-ci:

> Mais je ne me réveillais toujours pas. Dans un train sombre qui pouvait être un tramway

> (m'informant à l'un de mes camarades debout à mes côtés, j'appris que l'un de nous serait tué à chaque station) j'eus une terrible nostalgie de la lumière, du soleil que je ne reverrais plus. (Ins., p.16)

Une partie de ces récits se passe dans l'imagination parfois délirante, pour le moins vagabonde de Paul. Mais ce que Madeleine (comme d'ailleurs la mère d'Evans et Grand-mère Antoinette) se refuse à croire, c'est ce qui la scandalise,ce qui devient gênant pour elle, ce qui pourrait la mettre en face d'un échec dans l'éducation de son fils.
Le journal de Paul révèle l'adolescent insatisfait de lui-même, de ce qu'il est en train de devenir; mais plus que cela, Paul se révolte contre tout ce qui fait sa vie: rejet du catholicisme, révolte lucide contre l'existence fausse de ses parents (indépendemment de la véridicité de l'épisode de Camille). Cette révolte, il la poussera jusqu'aux actes. Il ira combler son besoin d'affection auprès d'une femme mariée qui comme le dit Madeleine "était l'amour impossible, le symbole de la passion déçue. Non, Anna était plutôt l'amour confiant, la belle liaison inachevée que tout homme rêve de vivre" (Ins., p.41). Puis, il mourra prématurément dans un stupide accident en montagne. Qu'il

suffise de se rappeler le début du roman où Paul avait mis son nom sur la liste des morts de l'année pour se demander si cet accident fut fortuit ou prémédité. Quoi qu'il en soit, cette mort absurde venait clore une vie qui n'avait pas été exempte d'absurdité. En effet cette étrange fin contraste avec l'équilibre physique et moral dont l'auteur a doté Paul. Sa liaison avec Anna n'en fait pas un marginal comme le sont les autres personnages analysés. Son amitié avec Frédéric est saine et lorsque ce dernier exigera de lui l'exclusivité de son affection, Paul lui préférera Anna et il ne peut être blâmé pour cela. Cette réflexion de Rodolphe semble vouloir expliquer le drame de son fils: "Et de Paul qu'ai-je connu? Sinon qu'il n'était pas heureux..." (Ins., p.97). Même dans une situation familiale et sociale normale, le bonheur n'est pas donné gratuitement. On peut se demander si Paul le cherchait. Sa mort fait réaliser à ses parents leur absence auprès de lui.

La révolte de Paul comparée à celle de David Sterne est dépourvue de toute violence et presque de signification. Né d'une mère aimante et dévouée - probablement trop, comme Madeleine -

dans une bonne famille, David était pourtant atteint "d'un mal mystérieux dont il ne devait jamais guérir" (D.S., p.104): mal physique, mal moral, de toute façon, "maladie inconnue du code médical" (D.S., p.16). En fait, David ressemble beaucoup à Jean-le-Maigre et à Pauline, dont il partage le masochisme et le sadisme. Après sa sortie du séminaire, David s'adonne aux mêmes vices qu'eux. Il devient voleur puis, il avoue: "Les jeunes filles, nous les avons séduites, puis repoussées. Le mal, nous l'avons aimé jusqu'à la consommation." (D.S., p.20) Nous voyons que David est absolument lucide; il a même des raisons précises de s'adonner au mal: "Quand je vole, c'est pour guérir les autres du mal de la propriété" (D.S., p.13). Cette maladie mystérieuse, son amoralité, en font évidemment un marginal. Parler de solitude dans le cas de David ne veut presque rien dire. Il est véritablement traqué: par sa famille, par la tradition représentée par les visées de son père sur lui, et par la déception de sa mère qui avait pourtant "mis au monde un bon enfant" (D.S., p.104); traqué par le père Anthime et sa religion: "Epiez, Père Anthime, ne fermez pas l'oeil un instant, le démon est partout qui rôde." (D.S., p.107); traqué par

toute la société dont le juge se fait le porte-parole. Tout le roman ne s'ouvre-t-il pas dans une atmosphère que nous retrouvons d'ailleurs dans les Manuscrits de Pauline Archange: "Je suis poursuivi. La ville est étroite, les murs sont hauts... des yeux me guettent..." (D.S. p.11).

David Sterne est le type le plus représentatif des révoltés de Marie-Claire Blais. Avec David, nous ne sommes plus dans le monde du rêve, mais dans celui du délire à en juger par ce cauchemar de David qui voit Rameau assis sur un cercueil rempli de cadavres (D.S., p.45). La révolte l'anéantit complètement. "Des convois de drogues ne pourraient m'apaiser, une aiguille qui vous remplit d'âcre révolte"(D.S., p.48). L'adolescent se méprise lui-même, se refuse à toute forme d'amour. Il porte en lui non seulement la haine de sa famille ou de la société où il vit mais l'univers entier qu'il condamne: "c'est qu'ils ont besoin de proies. J'étais nécessaire au monde." (D.S., p.54) La révolte se traduit chez lui par un masochisme cynique. David jouit de sa souffrance, de "son rêve de la torture" (D.S., p.37). C'est un défi qu'il lance à la mort lorsqu'il dit: "Je peux mourir ce soir ou demain, cela ne m'effraie pas." (D.S., p.12)

Il faut cependant noter la dualité du personnage qui le rattache à ses jeunes prédécesseurs. Comme Jean-le-Maigre et Evans, David dit: "Je suis un voleur mais il m'arrive d'être juste et pur" (D.S., p.15) et encore: "il m'arrivait de me sentir chaste de toutes parts" (D.S., p.22). Il est mû par un extrême désir de libération, libération de son corps, de la société oppressante, de sa condition humaine.

La seule personne qui rompît un tant soit peu la solitude de David est son ami Michel Rameau. Rameau, contrairement à David jouit de la santé physique mais il partage avec David l'intelligence et l'orgueil. Rameau recherche aussi une libération. Durant toute sa courte vie, il cherchera à "maîtriser la mort" (D.S., p.19). Sa vie aussi sera un grand jeu; en proie aux hallucinations que lui procure la drogue, il se prend pour un prophète, réfugié dans le clocher du séminaire où il prépare son suicide. Par cette mort, il tente de se dépouiller de son corps, il veut abattre le masque sur toutes les choses. Son existence est donc une tentative de dépouillement car alors que David accuse la société, Rameau lui doit se débarrasser de son sentiment de culpabilité car il se juge très sévè-

rement: "Ma culpabilité est historique... Il n'y a pas un seul crime sur la terre dont je puisse me libérer, ni dans le présent ni dans l'avenir car je sais que mon histoire c'est l'histoire d'un massacre permanent" (D.S., p.64-65). A sa révolte, il associe Dieu qu'il appelle le "guide des grands oppresseurs." (D.S., p.75) Pour lui, il n'y a pas de bonheur comme il n'y a pas de sainteté sans une grande complaisance. Son aventure serait donc une ascèse, ce qui l'oppose à David Sterne jusqu'à un certain point.

Le dernier né de cette catégorie est Louis Kent, le personnage principal d'une pièce de théâtre, l'Exécution. C'est le type parfait du meneur d'hommes. Né dans une situation familiale normale, âgé de 18 ans, comme les autres personnages de sa catégorie, Louis Kent est étudiant dans un collège où il exerce sur sa classe un pouvoir sans limite. Il fascine, il écrase, il hypnotise, à en juger par la facilité avec laquelle il manoeuvre les sentiments des élèves face à la mort d'Eric (Ex., Acte I, scène 3). L'auteur a même spécifié dans les notes servant à la mise en scène: "On aura l'impression, parfois, que Louis Kent joue seul sur toute la scène" (Ex., p.57).

Louis Kent ressemble à David Sterne dans son orgueil, et dans le plaisir masochiste qu'il prend au jeu qu'il s'est lui-même organisé. Il joue avec la mort cyniquement: la sienne et celle des autres. Frondeur, il dit à Stéphane: "Ce n'est que pour moi-même que j'accepterais de mourir" (Ex., p.49). Il se délecte de l'aventure dans laquelle il a entraîné Stéphane Martin et Christian Ambre: "Buvons ensemble, mon ami,à la coupe du danger et des froids plaisirs sans espoir!" (Ex., p.26).

Ce personnage est un être essentiellement amoral, sans âme et sans conscience. Il organise et éxecuté le meurtre de son confrère lucidement, froidement et systématiquement. Il ne connaît aucun remords. Il est violent. Il effectue ce meurtre comme il entrerait dans n'importe quel autre grand jeu. Dans son sadisme, ce geste extrême a plus de signification. Il s'est créé un monde d'horreur où il peut maîtriser ceux qu'il y admet et qui lui permet de mystifier la société dont il se moque. C'est Stéphane qui confirme l'opacité du mur que Louis Kent a mis entre lui et le reste du monde: "Quelque chose en moi me dit que tu es aveugle et que tu ouvriras bientôt

les yeux dans cette nuit féroce..." (Ex., p.49).

Tous ces adolescents que nous avons classés parmi les révoltés se ressemblent par leur âge, par leur méchanceté, par la lucidité avec laquelle ils font face à leur révolte. Ils sont beaucoup plus conscients qu'Evans, que Jean-le-Maigre et que Pauline. Ils sont tous plus ou moins des prototypes du diable. Qu'on se rappelle Isabelle-Marie qui incite Patrice à se pencher sur le bassin d'eau chaude où elle a l'intention de lui enfoncer la tête. (B.B., p.120)Et qu'il suffise de rapporter les paroles de Louis Kent à Stéphane: "Tu verras toute la force rayonner de toi, à l'aube, demain, tu te sentiras beau, vainqueur, puissant comme un roi..." (Ex., p.53). Ces personnages orgueilleux, fiers, sûrs de leur pouvoir de domination, provoquent sans cesse.

En réalité, plusieurs facettes de leur caractère les rapprochent des enfants-témoins. Ils ont leur lucidité, ils contestent la société. On retrouve en eux ce bizarre mélange de sadisme, de masochisme et de pureté par lequel ils fraternisent. Ils sont tous des voyants mais les révoltés ont atteint un âge où on ne peut plus seulement

observer et même juger mais où il faut prendre position. Leur attitude est extrême. C'est celle du refus total, de la révolte absolue.

A ces deux groupes connexes, s'opposent deux autres groupes également reliés l'un à l'autre d'une certaine façon: il s'agit des éléments lumineux et des mystiques. Ce premier groupe réunit Michael, Emilie et Hélène.

Hélène dans l'Exécution, quoique sa présence soit très discrète, est la réplique presque exacte d'Emilie dans Tête Blanche. Ces deux petites filles ont en commun la pureté et la limpidité de l'enfance. Leur présence apporte une fraîcheur pacifiante. Elles représentent la sagesse. Pour les deux garçons dont elles sont les alliées, Stéphane et Evans, elles représentent un oasis de paix dans leur existence houleuse. Emilie est à la fois l'antithèse et la réplique féminine d'Evans. Dans la correspondance qu'elle échange avec lui, elle se fait le juge à la fois perspicace et tendre de sa mère, tout comme son camarade. Ce qui l'oppose diamétralement à lui, c'est l'absence chez elle de toute méchanceté, de tout instinct destructeur. Hélène et Emilie tentent de comprendre et de partager l'angoisse, celle-ci de son frère, celle-

là de son camarade tout en essayant de l'apaiser. Emilie dit à Evans:

> Je ne comprends pas toujours, quand tu parles de tes désirs de fin du monde, de ta soif de désastres, mais je pense que de pareils voeux sont lourds à porter. Moi je ne souhaite que le contentement et l'amour chez les autres. (T.B., p.139)

C'est ce qu' Hélène dit à son frère à la scène III de l'acte II. D'ailleurs celle-ci est tellement pure que sa présence est absolument incompatible avec celle de Louis Kent à qui Stéphane avait déjà dit: "Ton langage est si impur qu'il faut être impur comme toi pour le comprendre." (Ex., p.50) Jamais ils n'apparaissent ensemble sur la scène. L'approche de Louis fait fuir Hélène.

Quant à Michael, sa cécité l'avait forcément retranché dans un monde à part. "Il avait reconstruit en lui le monde extérieur." (B.B., p.74). Il faut bien dire reconstruit, car dans son monde ne vivaient que des choses belles. Isabelle-Marie pouvait y exister puisqu'il ne la voyait pas. "Cruel envers la laideur, révolté devant toute souffrance," Michael avait idéalisé son univers: "Il était orgueilleux, poète, illusionné car il ne vivait que d'après ses rêves." (B.B., p.57). Comme nous l'avons expliqué à pro-

pos d'Isabelle-Marie, leur amour n'est qu'une complicité dans l'enfance. Jusqu'à ce que Michael découvre la vraie figure d'Isabelle-Marie, brillera en eux "cette infinie passion de la beauté intacte." (B.B., p.48).

Il en est de même de la complicité qui existe entre Evans et Emilie. Evans se transforme au contact d'Emilie. Ils font ensemble l'apprentissage de l'amour. Mais cet amour est inséparable du monde de l'enfance où ils sont réfugiés. Comme disait Isabelle-Marie de Michael son mari, Evans pense: "je l'aime parfois comme une mère, parfois comme une soeur, parfois comme une camarade de jeux." (T.B., p.165) Une fois franchi le cap de l'enfance, "ils devaient tout désapprendre" (T.B., p.174). Fini le rêve, rompues les communications. Evans retrouve dans l'adolescent qu'il est devenu, le garçon méchant qu'il était, et qui sait peut-être si son récit se poursuivait encore un peu pourrait-on y voir la préfiguration de David Sterne.

Les mystiques, que l'on pourrait aussi appeler les idéalistes doivent être distingués des éléments lumineux bien qu'ils leur ressemblent par certains aspects. Ils ont d'ailleurs beaucoup en commun avec le groupe des révoltés. Le groupe

des mystiques comprend Frédérik, François Reine et Stéphane Martin. Tous trois ont 18 ou environ 18 ans. Ils partagent la révolte d'un Michel Rameau mais ils se situent à un pôle différent. Aussi violents que ce dernier dans leur quête de libération, leur voie d'évasion est une espèce d'ascèse. Ce sont des voyants comme tous les personnages dont nous avons parlé mais ils ont perdu l'innocence des éléments lumineux. Ils ont pris conscience de l'absurdité de la vie et étant déjà engagés dans cette vie, ils doivent faire une option. Ils ont pris celle du dépassement.

Frédérik était orphelin et avait été élevé dans une institution. Il est timide, discret et toujours digne dans ses manières.

> Frédérik avait l'air d'un ange torturé et je ne voyais en lui aucun vice. Sa souffrance elle seule pouvait le trahir, voilà sans doute pourquoi il faisait tant d'efforts pour la déguiser. (Ins., p.92)

Tel il apparaissait aux yeux de Rodolphe. De même apparaissait-il à Paul, pur et marginal: "Il n'a jamais osé parler à une femme... Ses passions sont pures, violentes et mystiques" (Ins., p.115). La recherche de l'amitié exclusive de Paul témoigne du besoin de rompre à tout jamais cette soli-

tude qui est l'apanage de tous les héros de Marie-Claire Blais. Devant le refus de Paul, il n'accepte pas de partager son amitié avec Anna. Il préfèrera sa solitude.

Pour François Reine, l'étudiant en droit, "rien n'est beau comme la révolte" (D.S., p.41). Cet adolescent est le type pur du mystique. Il a perdu la foi mais il lit toujours la Bible. Il tente tout ce qu'il peut pour donner un sens à sa vie:

> J'ai bien essayé dans cette petite chambre
> De m'unir par la privation l'abstinence
> à la souffrance des hommes.
> (D.S., p.43)

Puis il se plonge dans l'action sociale. Il veut se dépouiller tout à fait. Il avoue être heureux mais tend vers le refus complet du bonheur. Son désir d'ascèse le pousse jusqu'au suicide. Il ne croit plus à rien, ni aux belles causes sociales qui l'avaient enthousiasmé, ni en ses amis. Il ne voyait dans le monde qu'"un lieu de terreur, d'anéantissement." (D.S., p.115)

Le cas de Stéphane Martin est un peu différent. La concision requise par la forme théâtrale a forcé l'auteur à restreindre le temps nécessaire à l'élaboration de l'action. Nous connaissons les personnages à un moment très précis

de leur évolution et nous n'apprenons d'eux que ce qui est nécessaire à la compréhension de l'intrigue.

D'après Kent, Stéphane est rêveur, hypocrite et sentimental. En fait, nous retrouvons chez cet adolescent le culte du héros tout à fait naturel à son âge. Il recherche la complicité de Kent et est très fier d'être en quelque sorte son premier disciple. Il y a en lui ce sentiment très fort de respect du pacte que lui et Kent avaient fait ensemble. Stéphane ne cessera de le lui rappeler. Au fond ce dernier est honnête et droit. Il est idéaliste. Il s'est engagé dans le grand jeu pour des motifs différents de ceux de Louis Kent. Il dit à Kent:

> Je veux être ton associé pour un meurtre si le meurtre est intelligent, si notre geste a un peu de grandeur et de signification, mais je ne veux pas me salir dans une entreprise où il n'y aurait que de la médiocrité et de la paresse.
> (Ex., p.10)

Il y a donc une mystique dans son idée de l'acceptation de l'idée du meurtre. D'ailleurs, voyant les procédés de Kent, le peu de respect qu'il a pour l'entente qu'ils avaient établie, Stéphane n'entre jamais tout à fait dans le jeu de son camarade. Il est sans cesse torturé par le remords. Il a toujours envie de reculer. Il est pris de

panique devant la puissance de Louis Kent: "J'ai pensé que tu venais de me dépouiller de mon âme, que mon âme venait de tomber de moi " (Ex., p.48) lui dit-il. Il ne peut supporter le sentiment de culpabilité qui le poursuit car il est convaincu que s'il ne rachète pas la mort d'Eric par son propre suicide, sa soeur Hélène devra porter la faute (Ex., p.54).

Cette société que les jeunes ont jugée si sévèrement ne peut que produire des victimes qui ne s'en pourront défendre avec autant d'énergie. L'oeuvre de Marie-Claire Blais présente un certain nombre de ces victimes innocentes dont les plus importantes sont Patrice, Héloïse et Eric.

Patrice est un idiot. Il a un "corps fait pour annoncer un esprit qui ne l'habitait pas" (B.B., p.14). Il rend à sa mère l'amour que celle-ci lui prodigue aveuglément. Son besoin de sécurité s'explique par le fait que Patrice est un être sans défense qui ne "se souvenait pas de ses actes" (B.B., p.19). Ce qui le guidait, c'est une espèce de sensualité qui lui dictait quand il fallait faire confiance et quand il fallait se méfier. Cette sensualité le poussera à certains actes des-

tructeurs par lesquels il ressemble à Isabelle-Marie: il casse des verres, il fouette Lanz, il le tue et il tuera plus tard le meilleur chien d'Isabelle-Marie. Mais toujours, il reste comme étranger à ces actes qu'il vient de produire. C'est pour lui un mécanisme de défense.

Ce qu'il connaît de la vie, c'est sa beauté et il en fait le but de sa vie. A tout moment, Patrice regarde son image réfléchie dans le lac "comme un enfant qui cherche la suite de son théâtre tous les jours" (B.B., p.20). Sa mère qui se refuse à voir la réalité en face, l'a initié tout jeune à la vanité de ses miroirs. C'est là qu'il se cherche lui-même, comme à l'asile il se cherchera dans le comédien Faust qui est presque sa propre image; celui-ci "ressemblait si prodigieusement à Patrice que celui-ci le craignait comme ses miroirs (B.B., p.143). Patrice mourra dans le lac toujours à la recherche de lui-même. Le pauvre Patrice est bien une victime: victime de sa mère qui ne l'a jamais accepté pour ce qu'il est vraiment, qui le délaisse partiellement pour son amant et qui le chassera finalement de sa maison lorsqu'il aura perdu la beauté physique de ses traits; victime de sa soeur qui le hait

jusqu'à l'anéantir pour se donner à elle-même l'existence.

Au contraire de ce qui se passe dans le cas de Patrice, Héloïse ne s'adonne jamais à la violence. Elle n'exerce aucune méchanceté sur les êtres qui l'entourent. Il n'y a qu'elle même qu'elle violente. D'après son frère Jean-le-Maigre, "Dès l'enfance, Héloïse a manifesté cet amour de la torture." (Une saison, p.28) Elle se transperçait les doigts d'aiguilles ou s'agenouillait les bras en croix. Mais son séjour au couvent - qu'elle avait choisi d'ailleurs "avec l'aide de sa grand-mère qui voulait régler au plus vite cette précoce vocation" (Une saison, p.28-29) - contribua à l'éveil de ses sens. Le jeune homme qui apporte les oeufs, les jeunes novices, la Supérieure, son confesseur excitent en elle des sentiments troubles. Revenue à la maison, elle continue de se mortifier par un jeûne excessif, ce qui ne l'empêche pourtant pas, comme le dit Jean-le-Maigre de faire "par elle seule ce que nous aimons faire à deux ou à quatre" (Une saison, p.90). Mais son inconscience atteint un sommet lorsqu'elle s'engage à l'Auberge de la Rose Publique sans savoir vraiment ce qui l'attend,

qu'elle y entrecoupe son travail de prières, qu'elle envoie une partie de son salaire à grand-mère Antoinette en lui disant: "Je me sens utile" (Une saison, p.107). Ce qui fait d'Héloïse une victime, c'est sa simplicité d'esprit qui la livre, démunie, à toutes les vicissitudes de la vie et aussi une solitude vertigineuse qui fait dire à l'auteur: "Quelle douceur, pour Héloïse, de retrouver dans le grand journal, ces "coeurs trahis" ces "coeurs sauvagement meurtris" qui ressemblaient tant au sien. (Une saison, p.109)

Pour ce qui est d'Eric, la brièveté de son rôle dans l'Exécution ne nous permet pas de le voir autrement que comme victime. Aux yeux de Kent, ce n'est qu'un enfant rêveur et pur, "l'innocence même" (Ex., p.16). En effet, Eric a tout en commun avec les éléments lumineux sauf que sa mort prématurée vient mettre un terme à son souffle vivificateur. Eric n'a presque pas conscience de ce qui lui arrive tant il a de candeur. Au milieu des trois compères Louis, Stéphane et Christian, il fait presque figure du Christ au milieu des Docteurs de la Loi. A ce point de vue, il est un anti-Kent qui comme nous l'avons vu est un élément absolument diabolique.

Il y a de nombreux personnages chez Marie-Claire Blais dont le rôle est tout à fait secondaire. Ce sont par exemple Marc, Berthil, Pierre, Claude, Feldérik, dans Tête Blanche, les soeurs dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, Christian Ambre, d'Argenteuil, dans l'Exécution, Geneviève, Huguette Poire dans les Manuscrits de Pauline Archange. Ce sont tous plus ou moins des victimes puisqu'ils se laissent vivre en quelque sorte. Quelques uns sont les victimes d'un mariage désuni comme Marc, Berthil, d'autres sont les victimes de la méchanceté de leurs camarades comme Pierre et Feldérik, d'autres ne sont que des fantoches qui permettent aux personnages principaux d'exercer leur sadisme de porter des jugements sur le monde ambiant, ou encore de s'en faire des complices amorphes comme Christian Ambre.

Parmi ces victimes, il y a Jacob et Séraphine qui sont plus développés que les autres. Jacob qui doit subir les brutalités de son père est considéré idiot, cependant, "son humeur délicate et féroce", son "sens de l'absurde", sa "moquerie franche et gaie" (Man., p.53) en font un allié de Pauline Archange. Pourtant, dans le milieu où il vit, il est une voix qui se perd.

Quant à Séraphine, c'est le type du personnage condamné à l'aliénation dès la tendre enfance. Née d'une famille pauvre, Séraphine avait l'habitude de baisser "une nuque, une tête martyre dévorées par les poux dont les deux nattes minces, n'ayant pas été dénouées depuis deux mois, scrupuleusement retenues par deux bouts de ficelle..." (Man., p.12). Elle est la victime des "fauves de Dieu" (Man., p.13)qui exploitent sa timidité et se moquent de sa pauvreté. En plus de subir les punitions subtiles de Mère Sainte-Scholastique, elle doit encore purger celle que ses parents lui infligent quotidiennement. Elle cherche une consolation dans les baisers et les caresses de Pauline. Un accident mettra fin à cette vie jeune mais pourtant si désespérée.

Il reste quelques mots à dire d'Emmanuel et d'Emile puis du Septième et de Louisette Denis. Emmanuel et Emile sont des enfants-prétextes. Une Saison dans la vie d'Emmanuel, c'est l'étendue temporelle du roman. Le titre du roman peut sembler restrictif quant au temps. Mais, les saisons ne reviennent-elles pas périodiquement? Nous avons vu que Jean-le-Maigre remplaçait son frère Léopold. Puis en parlant d'Emmanuel, grand-mère Antoinette

disait qu'il ressemble à Jean-le-Maigre (Une saison, p.97). Et dans ces prophéties, celui-ci annoncera la pérennité des choses en prédisant:

> que sa grand-mère mourrait d'immortalité à un âge avancé et que son jeune frère Emmanuel qui Aujourd'hui PLEURE LES PLEURS AMERS DU BERCEAU finirait au Noviciat, succombant à la digne maladie dont Jean-le-Maigre lui-même avait été atteint" (Une saison, p.91)

A la fin du roman "Emmanuel sortait de la nuit" (Une saison, p.128). Son nom lui-même n'est-il pas prophétique?

Le rôle d'Emile est plus effacé mais la correspondance secrète qui existe entre lui et Pauline lui confère un rôle semblable à celui d'Emmanuel. On lui prête dès le berceau cette puissance visionnaire. Pauline s'émeut: "Cela devait être bien étrange d'être enfermé dans ce petit corps et de voir toutes ces choses lointaines que mes yeux ne voyaient pas" (Man., p.103).

Pour ce qui est du Septième et de Louisette Denis, ce sont en fait des miroirs de Jean-le-Maigre et de Pauline Archange. Ils partagent leurs vices et toutes leurs activités. Comme son frère, le Septième est "sage et bon en dedans" (Une saison, p.32). La complicité qui les lie est extrêmement forte. Jean-le-Maigre s'inquiète de son frère en pensant

à son séjour au Noviciat: "quelle épreuve pour mon frère! Il va se damner, il va donner son âme, sans moi!" (Une saison, p.43).

De son côté, Louisette dit à Pauline: "Si tu quittes l'école, Pauline Archange, je m'en irai aussi et on ira balayer les rues ensembles..." (Man., p.91)

Le Septième s'identifie tellement à son frère qu'il tente de partager même ses activités littéraires. Bien sûr, sa poésie n'atteint pas au sublime de celle de Jean-le-Maigre, mais c'est pourtant à deux qu'ils rédigent le roman d'Héloïse.

Le Septième et Louisette Denis donnent une réalité objective aux enfants-écrivains Jean-le-Maigre et Pauline car cet état de pseudo-enfants leur a donné un certain recul face aux lecteurs. Ils sont donc des doubles du narrateur qui actualisent les récits de celui-ci.

Nous ne saurions clore cette analyse des personnages adolescents de Marie-Claire Blais sans dire un mot au sujet des héros du Jour est noir. Nous avons déjà mentionné l'importance du rêve dans les différentes oeuvres étudiées. La puissance évocatrice de ces oeuvres est incontestable.

Cependant, jamais rêve et réalité n'ont été aussi délibérément confondus que dans le Jour est noir. Les personnages de ce roman semblent beaucoup plus près de l'irréel que du réel. Le rêve auquel ils participent est envoûtant, extrêmement fascinant. Le style lui-même contribue à créer cette impression de rêve. Le lecteur se laisse prendre au rythme incantatoire de la phrase qui l'entraîne dans le monde chimérique des personnages. Par conséquent, le caractère de ceux-ci est plutôt flou et imprécis.

Nous faisons connaissance avec les personnages au moment où, presque encore des enfants, ils expérimentent les premiers sentiments amoureux. Yance et Raphaël on été élevés par une soeur plus âgée, Geneviève. Yance forme avec Josué le couple qui occupe la plus grande place dans le roman. La soeur de Josué, Marie-Christine forme le deuxième couple avec Raphaël. Josué est peut-être avec Geneviève le personnage le plus éthéré du récit. Il a passé son enfance près de la mer. C'est un être farouche, irresponsable, toujours abandonné à sa fantaisie. Il a entrepris la vie commune avec Yance alors qu'ils étaient encore de jeunes étudiants. Nous connaissons Yance presque uniquement

à travers son union à Josué. Yance est plus positive, plus réaliste, plus maîtresse d'elle-même que son jeune époux. Elle sait que Josué habite un monde visionnaire et elle s'efforce de participer à ses chimères. Elle l'aime beaucoup, d'un amour fidèle, jusqu'à dire: "J'ai fait de lui le but de ma vie" (J.e.N., p.24). Cependant elle doit sans cesse remettre leur amour en question. Josué ne rentre pas à la maison tous les soirs. Il écrit un roman dont elle est jalouse et ne parvient pas à l'associer entièrement à son rêve bien que celle-ci affirme: "la jeunesse est son mal, comme le mien." (J.e.N., p.28) Puis elle continue:

> Un enfant ne peut appartenir à un autre enfant. Josué n'est pas entièrement à moi et cela est très bien. Je le sais médusé par les sortilèges de mes rêves, attentif à sa propre angoisse. Il s'appartient plus qu'à moi-même. (J.e.N., p.28)

Le voyage à l'Ile Noire, pays d'origine de Josué, ne reconciliera pas ces deux amants, ni l'enfant qui naîtra. Josué chérit sa femme qui attend un enfant à cause de la vie qu'elle porte en elle, mais après la naissance de Roxane, il ne sent pas que "cette chair est à lui, qu'elle vient de lui." (J.e.N., p.64) Il quittera Yance en disant: "Je suis un homme qui quitte sa femme pour une enfance

de brumes." (J.e.N., p.70). Quant à Yance, tout au long de leur vie commune, elle doute de lui; elle avoue: "Mais notre amour est toujours sur le point de mourir". (J.e.N., p.57) Puis, est-ce rêve ou réalité, elle surprend son mari avec sa soeur Geneviève. Mais elle l'aime toujours bien qu'elle soit consciente des limites de l'aventure dans laquelle ils se sont engagés. Yance est beaucoup plus consciente que Josué mais elle accepte cependant de jouer le jeu:

> J'ai eu, en Josué, un compagnon de découvertes, le père de mes premières détresses de femme, et maintenant, un amant révélé, et dans cet amant, un fils. (J.e.N., p.35)

Après avoir trompé Yance avec Lisa, Josué revient finalement vers son épouse. Cependant, les dernières phrases du roman nous suggèrent que l'aventure ne fera que se prolonger, toujours la même. Le personnage de Roxane proclame d'ailleurs cette idée du perpétuel recommencement des choses. Roxane est la réplique féminine de son père. Ne sachant que faire de son destin, elle dit à son mari: "Ce que je cherche, Jessy, c'est comment retourner d'où je viens." (J.e.N., p.87) Jessy, qui a tourné le dos à son enfance est conscient de l'échec de leur amour. Ils ne peuvent plus vi-

vre ensemble parce qu'ils ne peuvent se trouver l'un l'autre. Jessy ne peut rejoindre Roxane "dans ces brumes maudites" (J.e.N., p.86). La solution sera dans la séparation.

Si Roxane est l'image de son père, elle réincarne aussi le plus jeune de ses oncles, Nicolas. Nicolas avait été longtemps la seule raison de vivre de Geneviève. Geneviève ne semble exister qu'en fonction de Nicolas. Après sa mort, elle deviendra au dire de Yance "une femme inconsolée, une veilleuse de morts." (J.e.N., p.36) Elle se désincarne de plus en plus, elle devient de plus en plus immatérielle; même dans la vision de Yance qui aperçoit sa soeur avec son mari on se demande si les personnages ne sont que des ombres. Geneviève revivra devant Roxane: "Ses yeux aiment et vivent" (J.e.N., p.54); ce qui remplit Yance d'orgueil; elle, qui fut toujours poussée à exercer une espèce de surveillance sur son époux, son frère, sa soeur, la maisonnée, ne pourra que se réjouir de ce que sa fille, cette enfant, ramène vie et sérénité dans la maison morte: "Geneviève, tu as voulu nous ensevelir tous dans l'ennui, mais regarde, je suis plus forte que ton souvenir." (J.e.N., p.53)

Yance se permet de juger aussi son frère Raphaël: "Raphaël, Raphaël, je vois ton âme comme un torrent noir. Eloigne-la de mes yeux." (J.e.N., p.55) Raphaël, qui avait appris les gestes de l'amour à Marie-Christine alors qu'elle n'était qu'une adolescente revient vers elle après quelques années et s'étonne de la trouver flétrie. Marie-Christine a toujours été capricieuse et frivole. A quinze ans, elle n'avait "pas envie de vieillir" (J.e.N., p.15) et puis plus tard, elle quittera brutalement Raphaël "en avouant que son enfance avait été interrompue" (J.e.N., p.35). Devenue comédienne, Marie-Christine se dira "satisfaite de l'absence de l'amour" (J.e.N., p.102). Les deux époux vivent dans l'incompréhension et la nostalgie de leur enfance, jusqu'à ce que Raphaël meure "de froid et de silence" (J.e.N., p.108). L'auteur laisse supposer que leur fils Christopher sera un second Raphaël par l'analogie qu'elle établit entre le combat du père qui meurt dans les neiges et le jeu de l'enfant qui "a l'impression que c'est cela mourir" (J.e.N., p.110)après que ses amis aient tenté de lui faire voir les neiges.

Nous avons donc terminé l'inventaire des personnages adolescents de Marie-Claire Blais.

Nous avons pu constater au cours de cette étude qu'il y a entre eux de très nombreuses analogies: instinct de destruction, jouissance des actes qui en découlent, pureté instinctive, réaction à leur milieu. Ils font presque tous à un moment ou l'autre l'apprentissage de l'amour et cette expérience est toujours source de traumatismes. Ils sont presque tous happés par leur enfance. Le jeu est toujours une partie intégrante de leur vie. Il est ici question des héros, bien entendu. Les personnages du Jour est noir n'échappent pas entièrement à ces constantes, si ce n'est par le style entre autré qui est plus poétique que dans les autres oeuvres. Les journaux personnels, la correspondance, les autobiographies véhiculent donc un certain nombre d'idées maîtresses. C'est ce à quoi nous nous intéresserons maintenant.

CHAPITRE III:

STRUCTURES MORALES

Après avoir tant insisté sur la lucidité et la perspicacité des jeunes héros de Marie-Claire Blais, il semble indispensable de s'arrêter à l'objet de cette lucidité. Si nous sommes maintenant convaincus que leurs caractères se ressemblent, nous verrons que leurs préoccupations aussi se ressemblent. Quels sont ces cris qui se répondent d'une oeuvre à l'autre?

Jean-Charles Falardeau dit que l'oeuvre littéraire "est la transcription d'un monde rêvé mais elle est aussi témoignage d'un sens profond qui justifie et sous-tend ce rêve." (Falardeau, p.123.) Il n'est pas question de faire de l'oeuvre d'art, du roman en particulier, un document sociologique ou psychologique. Cependant, nous croyons que Jean-Charles Falardeau a raison dans cet article intitulé "Les milieux dans le roman canadien-français contemporain," où il dit:

> Ce sens, le romancier l'a discerné à travers l'opacité enveloppante du tissu social qui le porte, qu'il tolère ou qu'il condamne, dont il voit les incohérences et avec lequel, quelle que soit la distance qu'il prend avec lui, il a partie liée. (Falardeau, p.123.)

Quoi qu'il en soit, un fait est certain, c'est que tous ces enfants, les éléments les plus positifs de toute l'oeuvre, réagissent constamment en face des adultes qu'ils ont sous les yeux. Leslie Fiedler a très bien expliqué le rôle de l'enfant dans le roman américain:

> The child is however, considered an exemplar not of the innocence of the spirit but of the eye. Implicated in agression and sexuality, he projects nonetheless an unfallen way of perceiving the world, and his ambiguous unfallenness is used ironically to portray the implication of us all in the guilt he shares but about which he has not yet learned to lie. (Fiedler, p.274.)

Nous nous arrêterons donc maintenant à étudier l'univers des jeunes héros tels qu'ils le voient eux-mêmes. Ce sont: le matriarcat, la religion et la sexualité.

Le premier milieu susceptible d'influencer l'enfant est le milieu familial et la mère contribue pour une très large part à cette influence. Les jeunes héros de Marie-Claire Blais parlent de cette mère comme d'une présence absolument envahissante.

Nous avons déjà expliqué que la mère

n'est pas le personnage principal dans l'oeuvre que nous étudions. Cependant elle occupe une place extrêmement importante en fonction des enfants et des adolescents. Elle représente dans presque tous les cas un instinct possessif et dominateur. Certains personnages se plaignent d'un excès de soins matériels. C'est d'ailleurs la principale préoccupation de ces mères. La mère de Tête Blanche, dans les lettres qu'elle lui écrit se préoccupe de ses heures de sommeil, de ses dents; elle lui envoie des plumes neuves, des caramels. Mais ces marques d'attention ne parviennent pas tout à fait à toucher le coeur de son fils qui lui écrit: "Et moi-même, je ne suis pas certain de t'intéresser" (T.B., p.36). Paul, dans l'Insoumise, se plaint d'un surcroît de soins matériels et de protection. Madame Archange se préoccupe de l'appétit de Pauline. Elle lui dit:

> Tu vas mourir si tu continues à pas manger comme ça, c'est ça que tu veux, mourir? T'es verte comme un chou, Mère Saint-Scholastique dit que tu t'évanouis pendant la classe, qu'est-ce que t'as donc à ne pas vouloir manger... (Man., p.25.)

La mère de Patrice avait oublié l'état au cerveau de son fils:

> Louise lui préparait les meilleurs repas, l'aidait à soigner son corps, l'initiait

> à la vanité en le plantant devant les miroirs. (B.B., p.14.)

Mais comme le fait comprendre la remarque de Tête Blanche citée plus haut, cette sollicitude matérielle ne parvient pas à donner aux enfants un sentiment de sécurité. Ils ont souvent le sentiment de la solitude de leur mère et souffrent de ce manque de communication avec elle. C'est encore Pauline, ce porte-parole si impétueux, qui dit en parlant de sa mère:

> Il y avait en ma mère une soeur incomprise de moi, peut-être, mais perdue si loin dans le brouillard austère de sa vie que désormais nous serions de plus en plus séparées. (Man., p.250

Evans avait déjà noté: "Mais les grandes personnes sont seules avec leurs secrets." (T.B., p.80.)

Car certains personnages éprouvent véritablement le besoin de leur mère. Patrice ne peut vivre séparé de Louise. Il se réfugie dans la chambre de celle-ci au moment où elle dénoue ses cheveux. Lorsque Louise amène Lanz à la maison, Patrice développe une telle jalousie pour le mari de sa mère qu'il va jusqu'à le tuer. Evans reconnaît que malgré la frivolité de sa mère, il l'a toujours associée à ses rêves, (T.B., p.122.) mais il voudrait bien qu'elle soit toujours vivante pour

lui apprendre à vivre:

> Quand oserais-je parler à Emilie? Si maman vivait, elle pourrait me dire comment lui parler, à quel moment. Je ne sais pas. En vérité il n'y a que les mamans pour apprendre certaines choses à leurs fils. (T.B., p.89.)

Paul, quoi qu'il se révolte contre la surprotection maternelle, aime sa mère au point de pactiser avec elle, ce qui fait dire à Rodolphe: "Ce n'est que lorsque Madeleine se ligue avec son fils contre moi que je ne le supporte pas." (Ins., p.68.)

Les enfants et les adolescents souffrent donc de cette incompréhension et ce qu'ils ont reçu de leur mère n'est pas ce qu'ils auraient espéré recevoir d'elle. Ces mères sont à la fois absentes et présentes d'une façon écrasante. Absentes dans le sens où elles sont réfugiées dans leur solitude ou leur complaisance et n'apportent jamais aux jeunes la compréhension qu'ils attendent. Présentes au sens qu'elles entendent dominer sur tout ce petit monde auquel elles ont donné naissance. C'est contre cette attitude de chef que les enfants se révoltent. Louise avait supplié Patrice "de ne jamais quitter sa mère pour une épouse ou une amie." (B.B., p.117.) Isabelle-Marie qui connaît le besoin que ces deux êtres ont l'un de l'autre, éprouve une satisfaction sadique à con-

vaincre Patrice que sa mère se désintéressera petit à petit de lui maintenant qu'elle a un amant. (B.B., pp.50-1.) Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, la mère est remplacée par la grand-mère, dont les pieds, symboles d'autorité prennent tant d'importance pour les enfants. L'image des pieds, que les enfants peuvent constamment apercevoir puisqu'ils sont toujours comparés à des animaux, ouvre le roman en nous faisant sentir le poids de la personnalité de Grand-Mère Antoinette.

> Les pieds de Grand-Mère Antoinette dominaient la chambre... des pieds vivants qui gravaient pour toujours dans la mémoire de ceux qui les voyaient une seule fois - l'image sombre de l'autorité et de la patience. (Une saison, p.7.)

Dans l'Insoumise, David Sterne et l'Exécution, nous retrouvons la révolte des adolescents contre cette mère dont l'autorité a toujours brimé les élans. Paul, par les réponses sèches et évasives qu'il fait aux questions de sa mère, lui témoigne son refus de la voir s'ingérer dans sa vie personnelle. Madeleine dit de lui: "Un mur de silence protégeait Paul contre nous, les assaillants de son espoir. Je baissais la tête devant son regard indigné." (Ins., p.31.) David se moque des conseils que sa mère lui donne afin de le diriger dans le choix de sa carrière et devant la volonté de sa

mère de le voir suivre la ligne qu' elle lui trace, il parlera de cette "proue de conseils , de prudence, de sagesse." (D.S., p.34) Louis Kent, lui, croit avoir échappé à l'instinct possessif de sa mère lorsqu'il lui dit: "Quand donc était-ce cet Autrefois vague et tranquille? Etait-ce au temps où tu croyais me posséder?" (Ex., p. 80.). Pauline exprime son dégoût devant le fait d'avoir une mère qu'elle n'a pas choisie. Son amertume la reporte au temps du berceau où :

> petite chose rebelle, agitant ses pieds et ses mains dans son lit à barreaux, hurlant, gémissant sur son absence de liberté, même en ce temps-là, personne ne semblait remarquer votre peine ingrate, votre volonté de vivre seul, sans être touché par des mains incestueuses. (Man., p.18.)

La mère remplace souvent à la maison les curés et les religieuses en ce sens qu'elle se fait le défenseur des valeurs morales de la religion. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, par exemple, Grand-Mère Antoinette et le père de Jean-le-Maigre condamnent tous deux les écrits de ce dernier: Grand-Mère est choquée par leur immoralité mais le père, lui, n'a aucune préoccupation de cet ordre. Lorsque les mères se préoccupent de leurs enfants, c'est pour juger leur conduite sous l'aspect moral la plupart du temps.

Lorsque Paul pense à la réaction de sa mère devant son aventure avec Anna, il prévoit ses paroles:

> Déshonneur sur la famille... Une femme mariée, dit-elle et c'est pour elle que tu as manqué tes examens. (Ins., p.23.)

David Sterne peut aussi imaginer les paroles de sa mère devant sa déchéance. Ces paroles auraient pu être prononcées par Madeleine ou la mère de Louis Kent:

> Mère et enfant mon fils bien-aimé
> mon enfant malade que j'ai chéri
> jusqu'à la dévotion,
> Ce n'est plus toi ce n'est plus toi
> Tu as fait le mal. (D.S., p.35.)

Dans les Manuscrits de Pauline Archange, on remarque que c'est madame Archange qui exhorte son mari à corriger les enfants parce qu'"y faut qui apprennent ce que c'est le bien et le mal..." (Man., p.73.)

En réalité, la religion occupe une place extrêmement importante dans l'oeuvre de Marie-Claire-Blais. Tout à fait absent dans la Belle Bête, à peine effleuré dans le Jour est noir, le problème religieux est soulevé par Evans et Emilie dans Tête Blanche. Mais il prend toute son acuité pour les personnages d'Une Saison dans la vie d'Emmanuel, David Sterne et des Manuscrits de Pauline Archange où il acquiert beaucoup plus de si-

gnification que dans l'Insoumise et l'Exécution.

Pour Pauline et Jean-le-Maigre, la religion est essentiellement concrétisée par ses ministres et les rites qui l'accompagnent. Consciemment ou non, les enfants décrivent les religieux et les religieuses dans les comportements qui contredisent le plus leur enseignement. Le curé d'Une Saison dans la vie d'Emmanuel aime la bière à l'excès. Le frère Théodule abuse des adolescents qui lui sont confiés. Le jeune Franciscain, lorsqu'il visite Madame Archange, se délecte à la fois de la confession de celle-ci et des jeunes grâces de sa fille. Les religieuses qui prêchent l'amour et la charité fraternelle se montrent tout à fait inhumaines dans les traitements qu'elles infligent aux enfants. Dès leur jeune âge, elles leur apprennent le mépris du corps: elles condamnent les petites filles à réfréner indûment leurs besoins naturels; et le seul réconfort qu'elles puissent offrir à la jeune fille affolée devant ses premières menstruations, c'est de lui dire que "c'est une punition de Dieu". (Man., p.101.) Ces mêmes religieuses qui prêchent le salut par la pureté et la mortification, ce sont elles qui ont droit aux mets les plus raffinés alors qu'on sert aux enfants une nourriture infecte; ce

sont elles qui développent des amitiés particulières avec leurs élèves, avec leurs compagnes, qui se pâment pour les aumôniers. N'est-ce pas d'ailleurs au Couvent, dans le cas d'Héloïse, que:

> la nourriture délicate, les mets soignés, la blancheur des draps, et à son insu, la voix des religieuses, contribuèrent au réveil d'une sensibilité fine et menaçante (Une Saison, p.29.)

Ce bien-être matériel dont jouissent les religieux à l'intérieur des institutions ne semble pas choquer les enfants outre-mesure. Peut-être considèrent-ils que la sainteté et la vertu donnent droit à ces avantages matériels?

En effet, religieux et religieuses incarnent cette vertu et cette sainteté. Héloïse que Jean-le-Maigre et le Septième appellent: "Notre soeur la sainte" (Une saison, p.39,) n'est-elle pas pour eux un modèle? Jean-le-Maigre dit:

> J'étais vertueux et fermais toujours les yeux pendant la prière pour imiter Héloïse dont ma grand-mère louait l'ardente piété. (Une saison, p.52.)

De plus,Jean-le-Maigre reconnaît l'autorité du curé qui avait prédit son génie et ses nombreux péchés. Il y a même entre ces deux personnages une complicité éloquente à en juger par cette scène où le curé et Jean-le-Maigre boivent de la bière dans une étrange camaraderie. (Une saison., p.44.)

Si Jean-le-Maigre comprend le curé, cela ne l'empêche pas d'utiliser constamment le sarcasme car il connaît les indiscrétions de sa grand-mère dont il aime se payer la tête. Dans les Manuscrits de Pauline Archange, on sent beaucoup plus l'ironie de l'auteur derrière les récriminations de Pauline. Celle-ci, malgré son humour, reste très directe dans sa révolte contre ces religieuses qui se posent comme modèles de vertu. Jean-le-Maigre raille, Pauline attaque de front.

Car il faut bien comprendre que quand on utilise les mots vice et vertu, bien et mal, on emprunte ces mots au vocabulaire des adultes et non à celui des enfants. Ces mots sont toujours chargés du sens que les adultes leur donnent. Nous avons déjà mentionné que les héros adolescents de Marie-Claire Blais sont presque tous des êtres de pureté instinctive. Par conséquent, il ne s'agit pas d'êtres immoraux mais amoraux. Si on les voit appliquer à leur conduite les normes morales de leurs aînés, ce n'est que pour se soumettre à un rite qu'on les force à observer. De là vient leur conception de la confession.

Les enfants sont véritablement hantés par cet aveu de fautes qu'on leur demande de faire.

Un passage assez savoureux nous montre Jean-le-Maigre fasciné par les oreilles du curé qui le conduit au Noviciat.

> Il a des oreilles impressionnantes, pensait Jean-le-Maigre, elles en ont abattu des péchés, ces oreilles-là! Les plus beaux péchés de la terre ont coulé dedans. La gourmandise, la luxure, l'avarice, l'orgueil. (Une saison, p.45.)

Cet extrait nous montre l'avidité des prêtres à entendre les fidèles débiter leurs déboires, avidité telle que comprise par les enfants. Avec ses attaques directes, Pauline Archange accuse les aumôniers, non seulement de jouir de l'aveu des fautes mais bien plus, de torturer les consciences jusqu'à vouloir que les jeunes fidèles avouent des fautes qu'elles n'ont jamais commises et cela par le procédé de l'intimidation.

> Sais-tu ce qui a fait l'Père Gustave hier, j'lui ai dit que j'avais pas de péchés à confesser, y a dit qui me mettrait toute seule dans une petite cellule noire pleine de rats. (Man., p.68.)

Cette idée de confession obsède les enfants. Après avoir joui de leurs corps, Jean-le-Maigre et le Septième n'ont pas d'envie plus pressante que celle de se confesser. Jean-le-Maigre y met même de la complaisance:

> Il se voyait donc, bourdonnant ses péchés à l'oreille indiscrète du prêtre, jouissait de se trahir, remuant de bas secrets,

> dans une délectation fantasque. (Une saison, p.23.)

Quant à Louisette Denis et à Pauline Archange, il semble que ce soit à confesse qu'elles ont appris l'existence des mauvais touchers "qui sont de vrais péchés." (Man., p.63.) Dans l'esprit des enfants, il faut presque faire des péchés, puisqu'il faut aller à confesse et que pour aller à confesse, il faut avoir quelque chose à avouer.

Mais si Pauline et Jean-le-Maigre se soumettent si souvent au rite de la confession, ce n'est pas avec l'ambition de devenir plus vertueux. Car ils refusent absolument la vertu des adultes. "Ah! les gens vertueux me dégoûtent!" (Une saison, p.28,) dit Jean-le-Maigre. Quant à la pureté dont on a fait pendant longtemps la vertu essentielle du catholicisme, voici ce qu'en dit Pauline.

> Ce mot "pureté" n'évoquait pour moi que corruption, putréfaction en attente, tout mon être y résistait comme à un pouvoir malsain. (Man., p.46.)

L'enfer auquel sont voués les méchants n'est pas pour ces enfants. Les méchants qu'y envoient Louisette et Pauline, ce sont Mère Saint-Théophile, la Directrice, Mère Sainte Scholastique, l'oncle Victorin et le père de Jacob. (Man., p.60.)

Nous voyons donc que l'idée du bien et

du mal, la grande aventure au cours de laquelle il faut à tout prix éviter l'enfer, cela ne concerne pas les enfants. Mais il n'en reste pas moins que la religion a déjà commencé à exercer sur eux son pouvoir aliénateur. Après avoir accompli des actes que les adultes appellent le mal, les rêves de Jean-le-Maigre "étaient peuplés d'horloges et de Balances du Bien et du Mal"(Une saison, p.69.). Le Moyne a dit très justement à propos de la vieille religion française:

> Elle a beau radoter, ceux qu'elle infecte de culpabilité jusqu'aux sources de l'être et divise à la jointure de la chair et de l'esprit le sont tôt, au bon moment de la tendre raison sans défense. (LeMoyne, p.54.)

En effet, cette idée d'un Dieu qui nous guette sans cesse, préoccupait Tête Blanche; on en inquiète sans cesse Pauline Archange:

> ...une dédaigneuse paupière sous laquelle se réfugiait avec autorité l'oeil de Dieu brillant de malice et de dureté. 'Ce regard partout vous guette,' disait Mère Saint-Scholastique, accrochant d'un air satisfait, son oeuvre barbare au tableau, et cet oeil, en effet, comme une horloge boudeuse, jamais ne nous laissa de repos, marquant chaque heure de notre éternité scolaire d'une placide contemplation de toutes les fautes commises, ou que nous avions l'intention de commettre dans les années à venir. (Man., p.15.)

On sent également l'étrange pouvoir du clergé qui semble vouloir prendre possession des âmes pour les

modeler, les dominer, les faire entrer dans le moule, ce que Pauline appelle "ces manies policières"(Man., p.69.). Jean-le-Maigre prend les choses plutôt philosophiquement. Pauline peste constamment contre les religieuses et les prêtres qui la briment de leur surveillance si étroite.

Toujours dans un même refus de cette force écrasante, la révolte atteindra son paroxysme dans David Sterne. Là, les adolescents se révoltent contre l'idée-même de Dieu. Cette révolte était déjà ébauchée dans Tête Blanche. Evans et Emilie se posent les premiers problèmes de l'existence de Dieu. Mais pour eux, la relation entre morale et religion est plutôt ténue. La religion familiale n'a pas joué dans leur cas. Leurs parents sont plus ou moins croyants. Evans admet ses mauvais coups, mais il associe très rarement cette prise de conscience à un sentiment de culpabilité. L'idée qu'il se fait du bien et du mal demeure sur le plan humain très souvent. La question qui l'inquiète davantage est celle de la communication avec Dieu. Evans se demande sans cesse si Dieu s'occupe de ses créatures et de lui en particulier. "S'il y a un Dieu, qu'est-ce qu'il fera de moi?" (T.B., p.58,) se demande-t-il. Il

s'etonne de voir comment ses camarades réussissent à prier alors que lui il doute toujours de Dieu:

> Quand je vois les élèves agenouillés si docilement, je me demande pourquoi le goût de prier me manque. Dieu a oublié certaines créatures. (T.B., p.93.)

L'image d'un Dieu qui connaissant toute la méchanceté de l'homme, l'ignorerait, le révolte déjà:

> Est-ce que Dieu connaît tous les crimes? Mais si Dieu connaît tous les crimes du monde, il ne peut pas être innocent. (T.B., p.87.)

Devenu adolescent, Tête Blanche refuse Dieu dans la Bible. Il dit:

> Lorsque le regard de l'Abbé se fixait sur moi, j'étais orgueilleux de lui montrer un visage incapable de s'émouvoir, simplement pour me plaire à moi-même et me venger de forces obscures. (T.B., p.196.)

Un orgueil farouche encore anéantit David Sterne. Il se considère comme le générateur de son propre destin:

> J'ai créé mon destin. Que Dieu vous le donne, ce n'est pas à vous... que je le tire de mes entrailles misérables,c'est tout de même à moi! (D.S., p.12.)

Pour David et ses camarades, l'existence est absurde. Evans avait timidement souligné l'incompatibilité entre l'idée d'un Dieu qui nous aime et celle de la souffrance. Michel Rameau condamne Dieu en ces termes:

> Seigneur, enlève le pain de la bouche des hommes, nous adorons ta force qui nous brise, ta tendresse qui nous tue. (D S., p.75.)

Dieu, est également accusé de ne pas aimer ces révoltés qu'il a "abreuvés de fiel et de violence" (D.S., p.68.). Pour eux, l'homme est essentiellement méchant et Dieu est sans pitié. L'homme est d'ores et déjà condamné: qu'il meure aujourd'hui ou dans dix ans, son destin n'est pas plus réjouissant. C'est pourquoi Rameau soutient que l'homme doit se rendre maître de sa mort. L'idée de la vertu et de la sainteté leur apparaît encore plus monstrueuse qu'à Jean-le-Maigre et à Pauline Archange. Rameau refuse cet état qui d'après lui n'est que de la vanité déguisée. Puis it dit:

> Quel monstrueux acte d'oubli, d'égoïsme que d'être heureux... On arrache son bonheur des entrailles des autres, à chaque fois, on renouvelle le massacre des Juifs, on dévaste Hiroshima. (D.S., p.70.)

Donc, inaptitude au bonheur et sentiment de culpabilité universelle et cela dans toute l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Après avoir essayé sans satisfaction de participer aux infortunes de l'humanité par l'ascèse, François Reine se suicide. Dans les Manuscrits, Pauline se demande si son frère Jeannot n'expiera pas ses fautes dont elle

fera plus tard "la cause du malheur d'Emile" (Man., p.107.). Dans l'Exécution, Stéphane pense que sa soeur Hélène portera son crime. C'est le même sentiment qui avait fait dire à Emilie: "Je participe à l'adultère de maman, malgré moi" (T.B., p.135,) et à Louis Kent:

> Mort, je te dis, tué à coups de pelle, meurtri, assassiné, pas une seule fois, mais dix douze treize... chacun de nous a fait sa part! (Ex., p.65.)

Nous voyons donc que le catholicisme est une force absolument alinéatrice pour ces jeunes. Elle envahit toute leur vie: elle développe en eux un sentiment de culpabilité, livre leur malléable jugement au despotisme de ministres ridicules et leur conteste le droit au bonheur.

Les effets de cette religion se répercutent à travers tous les comportements de l'individu. Nous avons déjà mentionné qu'un de ses slogans favoris est le mépris du corps et son domaine privilégié, celui de la morale sexuelle. Nous verrons maintenant comment les enfants réagissent.

Presque partout dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, nous retrouvons la dichotomie du corps et de l'esprit qui hante les héros. Dans Convergences, Jean Le Moyne a tenté une justifica-

tion de ce dualisme fondamental dans le catholicisme canadien-français. Ce dualisme proviendrait de la faute originelle par laquelle l'homme a compromis son unité d'où la séparation entre la chair et l'esprit.

> Il dérive du mystère de la chute originelle et correspond à une dissociation temporelle, la tentative luciférienne visant la fonction ontologique de la matière et de l'esprit. (LeMoyne, p.55.)

Cela, les jeunes héros le ressentent profondément. A plusieurs occasions, ils expriment leur aspiration vers la séparation de l'âme et du corps: le corps qui représente toutes les attractions vers la bassesse, la vulgarité et l'âme qui est synonyme de légèreté, de pureté, de spiritualité, séparation de l'âme et du corps qui veut dire libération. Que l'on songe à Jean-le-Maigre qui rêve à sa mort en disant:

> Mais moi, une fois mort... je prendrai mes ailes et je m'envolerai... Moi je volerai dans le ciel comme une colombe. (Une saison., p.31.)

C'est une conception semblable que nous retrouvons dans David Sterne où David et Michel considèrent leur corps comme une enveloppe gênante. En réalité, la religion leur a présenté la vie comme une expiation. Ils veulent jeter le masque, se débarrasser

de ce "costume" (D.S., p.66) qui n'est que source de complaisance et de séductions. Pauline, en parlant de son frère Emile, exprime cette même idée que le corps est une entrave, un esclavage:

> Peut-être simplement, se trouveraient-ils très malheureux de voir de quel vêtement pauvre on avait vêtu ce corps. (Man., p.105.)

Et toutes ces obsessions proviennent de l'enseignement dont la religion catholique a imprégné ses ouailles à savoir "que le corps n'est rien, une simple apparence de vanité, c'est tout". (Man., p.100.)

La répercussion la plus frappante de cette conception du corps est la réaction des héros face au passage de l'enfance à l'adolescence et à l'apprentissage de l'amour humain. Ce passage est plus ou moins signe de déchéance. Car l'enfance est toujours synonyme de pureté et de naïveté: comme Isabelle-Marie et Michael, "grandissant si près l'un de l'autre, ils ne pensaient ni à la chair, ni au désir." (B.B., p.75.) C'est l'époque où garçons et filles se côtoient comme frères et soeurs. Ils gardent leur sérénité tant que dure cette camaraderie.

Puis, lorsqu'il perçoit la différenciation des sexes, l'enfant a l'impression de perdre sa

fraîcheur et son innoncence. Les premiers troubles amoureux qui accompagnent cette difficile période sont toujours source de traumatismes. A deux reprises dans la Belle Bête, Marie-Claire Blais emploie la saisissante image des chats en rut en analogie avec Isabelle-Marie et son amoureux; la première fois, lorsqu'Isabelle-Marie découvre que Michael désire en elle son corps de femme; la seconde fois, lorsque Patrice observe sa soeur et son mari qui dorment ensemble, après...:

> cette lutte des instincts, ces affrontements de la chair... ces chats goûteraient-ils le profond repos que révélaient les visages de Michael et d'Isabelle-Marie? (B.B., p.88.)

Emilie est effrayée devant les regards d'Evans qui trahissent la transformation de ses sentiments envers elle. C'est un sentiments de peur et aussi de dégoût qui s'empare des enfants; ils sont étonnés et ravis de ces transformations mais ils ne veulent pas "du trouble qui les obscurcit" (T.B., p.142.) Julie Brec connaît aussi ce trouble dans David Sterne: "cette fois, David a ri mais il ne ressemblait plus à un enfant. Je ne le reconnaissais plus" (D.S., p.109.) Les personnages du Jour est noir, ayant fait tout jeunes leurs premières expériences sexuelles, en resteront traumatisés toute leur vie. Après que Marie-Chris-

tine eut appris les gestes de l'amour avec Raphaël:

> elle recommence sans pudeur, libérant une terrible volonté enfantine, ce chagrin démesuré qui n'appartient plus à un corps intact ni à une âme fraîche. (J.e.n., p.17.)

Une fois mariée à Raphaël, elle ne lui pardonnera jamais d'avoir interrompu son enfance, et lui, verra toujours en elle la jeune fille prématurément flétrie.

Les gestes de l'amour ont toujours un arrière-goût de prostitution. C'est la seule impression que nous en donne David Sterne qui dit: "Oh! la nuit des jeunes filles cela n'a rien de pur" (D.S., p.46.) Souvent, comme le révélait la longue description des chats dans la Belle Bête, l'amour est accompagné de plaisirs sado-masochistes. Patrice lui-même n'aurait certes pu attribuer cet épithète à la scène qu'il avait sous les yeux mais c'est au mâle cruel et à la femelle jouissant de cette cruauté qu'il associe Isabelle-Marie et Michael. Après avoir violé Julie Brec, David Sterne dit: "Ce qui est odieux, c'est que je recommencerais encore, pour m'enseigner à moi-même la brutalité" (D.S., p.63.) Quant à Julie Brec on nous laisse supposer que peut-être, elle avait déjà commencé à aimer David.

Les jeunes considèrent que les gestes de l'amour appartiennent au monde adulte. Par conséquent, lorsqu'ils perçoivent leurs premiers troubles amoureux, ils ont l'impression de voir mourir leur enfance. Les héros de Marie-Claire Blais redoutent ce moment dans lequel ils s'identifient à leurs parents. Isabelle-Marie "sentait qu'une partie des 'jeux' allait prendre fin" (B.B., p.80,) après que Michael l'eût demandée en mariage. Elle songe à Louise et à Lanz dont elle abhorrait tant la comédie. Dans Tête Blanche, Emilie dit à Evans: "Tu ressemblais aux jeunes hommes que maman fréquente" (T.B., p.141.) Puis elle ajoute, parlant toujours de ce moment où Evans a voulu l'embrasser: "Je me suis sentie très vieille, soudain" (T.B., p.141.) On peut comprendre que les enfants refusent de ressembler aux adultes dont ils ne partagent pas les valeurs.

En effet, tous les enfants qui expriment leur opinion sur le couple que forment leurs parents ont un point de vue commun. L'union de l'homme et de la femme leur apparaît répugnante, malsaine. La femme est essentiellement soumise à l'homme; et il semble que quand celui-ci parle, ce n'est pas pour ouvrir le dialogue mais pour faire taire

l'épouse:

> Mais l'homme la fit taire aussitôt; il il suffisait d'un regard dédaigneux, mâle comme la chair d'époux, un de ces regards qui détruisent vivement, soumettant la femme à la gêne. (T.B , p.13.)

Quand Tête Blanche parle de son père en tant qu'époux de sa mère, il l'appelle "l'homme;" celui-ci devient anonyme. Dans le Jour est noir, il appert que, encore enfant, la femme sait que la soumission sera toujours son lot. Ce terme de "l'homme" est encore utilisé pour nommer Raphaël. Quant au petit Emmanuel, il est "honteux que sa mère obéisse à cet homme qui lui donnait des ordres la nuit" (Une saison, p.98.) Les enfants semblent donc convaincus que dans ses relations conjugales, leur mère se soumet faiblement à l'appétit sexuel de leur père et que ce doit être bien honteux puisqu'ils entourent de tant de mystère cet aspect de leur vie.

Pauline dit:

> Les adultes préservaient de nous un mystère charnel qu'ils jugeaient sans beauté, mais pour nous, il n'y avait vraiment de mystère que dans la violence de leurs paroles et de leurs suggestions, et on pensait avec tristesse à cette ombre de péché sur des actes aussi simples et nus. Combien on aspirait à vivre librement dans l'harmonie d'un corps et d'un esprit heureux! (Man., p.113.)

En effet, comme nous l'avons souligné au sujet de l'analyse de chacun des personnages, presque tous les jeunes héros font, à un moment ou l'autre, l'expérience du plaisir sexuel, soit avec des individus du sexe opposé ou du même sexe. En dépit de l'image malsaine et honteuse qu'ils ont héritée de leurs parents et de l'enseignement négatif et frustrant que leur ont donné religieux et prêtres, il découvrent la satisfaction que leur procurent leurs jeux sexuels. Nous avons déjà mentionné le fait que les personnages enfants et adolescents de Marie-Claire Blais sont beaucoup plus amoraux qu'immoraux. Par conséquent, si un sentiment de culpabilité les effleure, c'est toujours parce qu'ils se sont reférés aux normes des adultes. Car comme le dit Pauline, cet apprentissage de leur corps consiste en des actes "simples et nus" et les jeunes veulent reconquérir l'unité du corps et de l'âme que leurs parents semblent ignorer.

Nous avons donc maintenant une idée du regard que les héros enfants et adolescents de Marie-Claire Blais portent sur le monde qui les entoure, particulièrement la religion, la sexualité, et le matriarcat que l'on peut difficilement isoler l'un de l'autre. Ces trois aspects d'entrecroisent au point de tisser autour d'eux une enveloppe dans la-

quelle ils se sentent prisonniers. Voyant le monde avec des yeux innocents, les jeunes sont tenus en laisse par des adultes dont ils ne peuvent accepter les jugements et par conséquent sur lesquels ils refusent de se modeler. Ils crient leur soif de libération!



CONCLUSION

Nous voici donc au terme de notre rencontre avec ce petit monde tour à tour effronté, sensible, sadique, gouailleur, esseulé et souffrant. Marie-Claire Blais a très souvent laissé parler ses personnages. Les jeunes se sont livrés dans des lettres, dans les journeaux intimes. Fréquemment, là où elle emploie le style narratif, l'auteur raconte à la première personne: les personnages eux-mêmes entretiennent le lecteur de leur histoire, de leur famille, de leurs éducateurs, de leurs angoisses, de leur désespoir devant Dieu, la société, la vie.

Yves Berger écrit dans un article intitulé "Une flûte à ravir d'horreur," paru dans le Devoir, le 23 avril 1966:

> On en croit pas son esprit d'abord. On se demande si on est dans le rêve ou dans le monde, d'autant que Marie-Claire Blais, très savante à composer, mêle les deux univers, celui de l'imaginaire et celui de la réalité,

> celui des propos pratiques, laconiques et celui du Délire... Sur l'Eglise, sur la condition du Prolétariat et sur l'égoïsme des nantis, sur la famille, on trouve ici une condamnation comme la littérature en offre peu d'exemples.

Est-ce à dire que la voix de l'auteur se confond avec celle des héros? Il serait bien hardi et injustifié de prétendre soutenir cette thèse. Cependant, tout au cours de notre étude, nous avons pu déceler chez l'auteur certaines constantes, certaines obsessions.

Dès le premier roman, le lecteur était frappé par la méchanceté des enfants. Qu'il se rappelle les accès de sadisme de Patrice et d'Isabelle-Marie. Comme nous l'avons démontré, cette caractéristique se répètera à des dizaines d'exemplaires par la suite. Au cours d'une entrevue avec Hélène Pilotte, pour la revue Québec '67, Marie-Claire Blais déclare:

> Je veux faire tomber les masques. Ce qui m'intéresse dans les êtres, c'est cette part de liberté dangereuse où les gens se sauvent ou se perdent. Je veux montrer comment les individus survivent et comment ils sont gouvernés par des instincts absurdes qui en font des héros ou des criminels. C'est vrai que je suis attirée par ce qu'il y a de mauvais dans les êtres mais les plus beaux sentiments peuvent être fatals... . Je sais que les comportements de mes personnages sont possibles.

Dans cet univers les êtres sont essentiellement seuls. Aucune communication à l'intérieur des couples, ni à l'intérieur de la famille. De plus, religion superficielle: les communications avec Dieu sont commandées par l'heure du jour et les circonstances. Chaque personnage, seul avec lui-même, se débat dans son monde de pessimisme et de désespérance. Emprisonné dans un réseau de barrières que lui fabriquent la famille et la religion, il reste à l'individu bien peu d'échappées vers la lumière et l'air pur.

En effet, les seuls moyens par lesquels les jeunes héros se soustraient à leur terrible marasme sont le jeu et le rêve. Par le jeu, ils se bâtissent un monde dans lequel ils se réfugient. Ce monde est tout à fait isolé de celui des adultes. L'écriture devient aussi un moyen d'évasion et les jeunes voyants se placent bien au-dessus des adultes qu'ils jugent avec beaucoup de sévérité. Pourquoi Marie-Claire Blais a-t-elle si souvent donné la parole à des enfants? Pourquoi sont-ils les éléments lucides de l'oeuvre? Il semble que l'auteur ait une prédilection marquée pour cette période de la vie. Et bien qu'ils n'en soient pas toujours

conscients, tous les personnages enfants et adolescents sont fortement rivés à leur enfance. Nous avons démontré déjà leur peur de vieillir. Tête Blanche devenu adolescent dira: "J'ai reconnu toute ma faiblesse et j'ai eu envie de devenir enfant" (T.B., p.199.) Tous les personnages du Jour est noir sont aliénés dans leur vie adulte parce qu'ils n'ont pas su rétablir leur équilibre après avoir franchi le seuil de l'enfance, comme en témoigne ce passage: "il y a deux mondes en Josué, le monde comme l'imaginent tous les hommes, et ce monde visionnaire de l'enfance, mais l'un de ces univers n'a pas trouvé sa place et il a tout assassiné autour de lui" (J.e.n., p.63). Pays voilés et Existences sont d'ailleurs traversés d'un souffle de nostalgie de l'enfance, à en juger par ce poème, "l'Enfant que j'étais":

> Il ne reste de l'incendie de l'enfance
> Qu'une pierre brûlée
> Et cette chose qui me regarde parfois de ses
> yeux nocturnes,
> Petite ombre
> Dans le paysage suppliant,
> L'enfant là-bas, l'enfant que j'étais, peut-être...
> (Pays voilés, p.16.)

Mais de tous ses jeunes héros, Marie-Claire Blais a fait des êtres essentiellement purs, qui occupent une forteresse d'innocence à l'abri de la corruption. Par conséquent, leur regard est le seul habilité à percevoir une juste notion des choses et

digne d'en rendre témoignage.

Il faut reconnaître le talent de Marie-Claire Blais qui dans une prose savoureuse et très souvent poétique a su mêler le sarcasme, l'ironie pure, le rêve, la réalité et des observations très justes sur le genre humain. Son oeuvre, loin d'être pessimiste, ouvre des portes, car qui a su reconnaître ses travers et ses limites a déjà commencé à s'épanouir.

Renvois

1 - Yves Berger, "Une flûte à ravir d'horreur," Le Devoir, volume LVII (23 avril 1966), p.13.

2 - Hélène Pilotte, "Marie-Claire Blais, Prix Médicis," Québec '67, volume IV (février 1967), p.22.



BIBLIOGRAPHIE

Textes de Marie-Claire Blais

La Belle Bête. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1968.

Tête Blanche. Montréal: Les Editions de l'homme, 1969.

Le Jour est noir. Montréal: Editions du Jour, 1963.

Une saison dans la vie d'Emmanuel. Montréal: Editions du Jour, 1965.

L'Insoumise. Montréal: Editions du Jour, 1966.

Pays voilés - Existences. Montréal: Les Editions de l'homme, 1967.

David Sterne. Montréal: Editions du Jour, 1967.

L'Exécution. Montréal: Editions du Jour, 1968.

Manuscrits de Pauline Archange. Montréal: Editions du Jour, 1968.

Sources critiques

Berger Yves. "Une flûte à ravir d'horreur," Le Devoir, volume LVII (23 avril 1966), 13.

Falardeau, Jean-Charles et Fernand Dumont, éditeurs. Littérature et société canadiennes-françaises. Québec: Les Presses de L'université Laval, 1964.

Fiedler, Leslie A. No! in thunder - Essays on Myth and Literature. Boston: Beacon Press, 1960.

LeMoyne, Jean. Convergences. Montréal: H.M.H., 1961.

Pilotte, Hélène. "Marie-Claire Blais, Prix Médicis," Québec '67, vol. 4 (février 1967), 22-32.